

Le **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste

No 145 • Novembre 1968 • 2 F

“L’homme”:

La plus belle conquête...



...du cheval vapeur

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE • ARTOIS • PICARDIE •

AMIENS GROUPE GERMINAL
(Cercle d'Etudes Sociales)
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).
LENS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20, n° 13. 62-LENS.

LILLE GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVES-LILLE.

CHAMPAGNE •

CHATEAU-THIERRY
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

CHARLEVILLE
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

ILE-DE-FRANCE •

PARIS
GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion importante du groupe vendredi 8 novembre, à 20 h 30 précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e), présence indispensable de tous.
Ordre du jour :
— Compte rendu du congrès de Marseille ;
— Gala du Monde Libertaire ;
— Notre propagande ;
— Divers.

Vous tous qui êtes intéressés par notre action, nos cours, nos colloques, nos travaux, nos éditions, nos projets, écrivez ou venez prendre contact avec nous, 110, passage Ramey, Paris (18^e) ou, mieux encore, téléphonez à ORN, 57-89.
Permanence chaque samedi, de 17 à 19 h, 110, passage Ramey, Paris (18^e) (bibliothèque, vente du « Monde Libertaire », discussions). Prenez contact avec nos militants.

GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE
Pour tous renseignements, écrire à Claude Chréten, 31, rue de Belleville, Paris (19^e).
Il vous est possible de prendre contact avec nous tous les samedis de 17 h à 20 h à la permanence de notre local 31, rue de Belleville, Paris (19^e).

ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS
FORMATION D'UN GROUPE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE
Ecrire à J.-C. SUHARD, 2, rue des Frères Bonneff, 95-BEZONS.

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Marée, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

KREMLIN-BICETRE
GROUPE EMILE POUGET
Pour tous renseignements, écrire à Odette Mercès, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

Groupe Anarchiste de Vincennes
Groupe d'action révolutionnaire. Liaison à St-Mandé et Paris (12^e).
Pour tous renseignements, écrire Groupe de Vincennes, Marie-France, 3, rue Ternaux Paris (11^e).

CREATION D'UN GROUPE ANARCHISTE A 92-SURESNES
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.

GROUPE DE CRETEIL
Groupe d'action et de propagande anarchiste. Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, PARIS (11^e), qui transmettra.

GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE DE CLICHY-LEVALLOIS
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

Pour tous contacts avec la Région Paris-Banlieue Sud, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(11^e) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE
Liaisons : Paris (20^e), (4^e) et Noisy-le-Grand. Liaison aux Lilas.
Permanence tous les mardis, de 17 h. 30 à 19 heures

(13^e) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13^e au tous, ouvriers, étudiants et employés trouvez une place pour mener une lutte efficace.
Liaisons à Choisy-le-Roi, Paris (5^e).
Pour tous renseignements, Annie Foget, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(14^e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS
Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement.
Liaison à Charenton, Paris (6^e).
Pour tous renseignements : Jean Roy, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

(15^e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN
Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste implantation et lutte dans le 15^e.
Liaisons à Ivry, Créteil, Paris (7^e), Boulogne.
Pour tous renseignements, écrire à Gilles DUCHEVET, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans la banlieue sud touchant Paris.
Liaisons à Antony, Bourg-la-Reine, Igny.
Pour tous renseignements, écrire à Groupe KROPOTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

VERSAILLES
Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à la grande banlieue Sud.
Pour tous renseignements, écrire à C. Foyolle, 24, rue des Condaminas, 78-VERSAILLES.

NORMANDIE •

EVREUX-VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LOUVIERS
GROUPE LIBERTAIRE
Ecrire à Michel BELLEVIN, 64, rue du Foulbourg de Rouen, 27-LOUVIERS.

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social 76-ROUEN.

BRETAGNE •

BREST GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser R.T., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ILLE-ET-VILAINE GROUPE ANARCHISTE RENNES I
Groupe Anarchiste non violent
S'adresser à René-Michel Miriel, 17, résidence St-Jean-Baptiste-de-la-Salle, 35-Rennes.

RENNES II
Groupe Anarchiste
Ecrire à Henri Portier, 3, r. Ternaux, Paris-11^e.

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

NANTES GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingles, 44-NANTES.

VANNES
Pour tous renseignements concernant le groupe s'adresser à R. LOCHU, 3, place Bir-Hakeim, 56-VANNES.

MAINE • ANJOU • TOURAINE • ORLEANAIS •

ANGERS - TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le troisième samedi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

ORLEANS
FORMATION D'UN GROUPE
Prendre contact en écrivant : MARCEL, 3, rue Ternaux PARIS (11^e).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS
Constitution d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BOURBONNAIS • LIMOUSIN • AUVERGNE •

CLERMONT-FERRAND
Groupe Libertaire MAKHMO
Pour tous renseignements s'adresser chez Pillette, 1, rue de la Forge, 63-Clermont-Ferrand.

LIMOGES
Groupe Libertaire
S'adresser à A. Perrissaguet, 45, rue Jean-Dorât, 87-Limoges.

MONTLUÇON - COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche-rie, 03-COMMENTRY.

GUYENNE • GASCOCNE • LANGUEDOC •

BORDEAUX
GROUPE ANARCHISTE
SEBASTIEN FAURE
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
Pour l'Ecole Rationaliste F.-Ferrer, Amador JILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, r. du Muguet, 33-Bordeaux.

PERIGUEUX
GROUPE LIBERTAIRE EN FORMATION
Pour tous renseignements, écrire à Jean BOUS-SUGES, 103, rue Claude-Bernard, PERIGUEUX.
PERPIGNAN
Formation d'un Groupe Anarchiste
S'adresser 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).

TOULOUSE
LIAISON LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Fentre, 31-TOULOUSE.

LYONNAIS • BOURGOGNE •

LYON
GROUPE ELISE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures.
Pour tous renseignements, écrire groupe Bordeaux-Rhône, 14, rue Jean-Larivière, 69-LYON (3^e).

OYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

SAINT-ETIENNE
Groupe Libertaire
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).

YONNE
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

PROVENCE • COMTAT VENAISIN • COMTE DE NICE • DAUPHINE •

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

GRENOBLE
Groupe Anarchiste
Pour tous renseignements, s'adresser à Roland Lewin, 17, av. Washington, 38-Grenoble.

HAUTES-ALPES
FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE Centre, MARSEILLE Liberté (St-Anthoine), JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L., René LOUIS, B.P. 40, 13-MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE
Groupe révolutionnaire libertaire implanté dans le centre de Marseille. Liaisons dans les V^e, VIII^e, XI^e et XII^e arrondissements ainsi qu'à Martigues et Aix-en-Provence.
Activités : école du militant anarchiste, bibliothèque, fonds de librairie...
Permanence : tous les soirs de 19 h à 20 h et le samedi à partir de 17 h.
Pour tous renseignements, s'adresser à P. Méric et D. Florac, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1^{er}).

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.F.A., 25, rue Vallat, 34-MONTPELLIER.

NICE
GROUPE ANARCHISTE ELISE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

NIMES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

VAR
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Couline, 83-OLLIOULES.

Activité des groupes de la Fédération Anarchiste

Cours de formation anarchiste organisés
par le Groupe Libertaire Louise-Michel 110, passage Ramey, Paris (18^e)
Tél. : ORN. 57-89
et cours de formation d'orateurs à 20 h 30 précises

Alors que les cours reprennent, rappellons-en l'esprit en quelques mots.

Une fois par semaine, un camarade anarchiste vient exposer en une heure environ l'essentiel d'un sujet (sur la vie ou l'œuvre d'un militant ou sur une révolution). Cet exposé est souvent la synthèse de nombreuses lectures ou d'un important travail de documentation que chaque militant n'a pas toujours le temps de faire lui-même, c'est la son principal intérêt. Il n'a jamais été question pour nous que qui que ce soit apporte la vérité sur tel ou tel sujet par une sorte de cours magistral. Notre but est d'apporter à des camarades intéressés par notre mouvement un assez grand nombre d'éléments concernant les penseurs anarchistes ou les expériences du mouvement libertaire, lui permettant de s'en faire une idée en un temps assez court et de savoir où chercher une documentation plus détaillée. Des camarades nous ont reproché d'ignorer les méthodes de pédagogie active auxquelles les libertaires ont beaucoup apporté. Ce reproche pourrait paraître justifié au premier abord mais en fait :

— nous n'avons pas pour but de donner une « éducation » à qui que ce soit ;

— nous disposons de deux heures par semaine et il n'est pas matériellement possible de ne pas commencer par un exposé apportant les éléments de base, celui-ci étant toujours suivi des questions des camarades présents.

— Pour essayer de répondre au mieux à

ce but, nous ferons cette année trois séries de cours :

1) Les principaux aspects de la pensée libertaire.

La Libre Pensée (Groupe E. Combes)
La Ligue des Droits de l'Homme
La Fédération Anarchiste (Groupe d'Asnières)

organisent
SAMEDI 16 NOVEMBRE, à 20 h 30
Salle Julien-Gallé, Colombes (près de la gare)

UNE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE UN MONDE CONTESTE !

par
Jean COTEREAU
(Président de la Libre Pensée)

2) Les grandes figures du mouvement.
3) Les principaux mouvements révolutionnaires.

Les responsables : J.-L. Puget, Michel Bonin, Paul Chauver.

PROGRAMME DE NOVEMBRE
(à notre local, 110 passage Ramey, Paris (18^e), à 20 h 30 précises)

« LA PENSEE LIBERTAIRE »

Jeudi 7 novembre : L'individualisme, par Maurice LAISANT

Jeudi 21 novembre : L'anarcho-syndicalisme, par Maurice JOYEUX

Cours d'orateurs : les jeudis 14 et 28 novembre

Le groupe anarchiste du Havre

organise
VENDREDI 15 NOVEMBRE 1968 à 21 heures
CERCLE FRANKLIN
Cours de la République - LE HAVRE
une
CONFERENCE PUBLIQUE
avec
Maurice JOYEUX
Sujet :
L'ANARCHIE ET LES EVENEMENTS DE MAI
(Entrée libre)

TRESORERIE

Le montant de la cotisation fédérale s'élève à 2 F par mois et par adhérent.
Versements à effectuer à Robert PANNIER, 3, rue Ternaux, PARIS C.C.P. PARIS 14 277-86

Le groupe libertaire « Kronstadt »

organise
VENDREDI 22 NOVEMBRE 30, rue Gabriel-Péri à COLOMBES à 20 h 45 précises
une
CONFERENCE PUBLIQUE
avec
Maurice JOYEUX
Sujet :
L'ANARCHIE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE
— Entrée libre —

LE GROUPE FA3 BAKOUNINE DE MARSEILLE COMMUNIQUE :
REPRISE DE L'ECOLE DU MILITANT ANARCHISTE EN OCTOBRE

Après une année couronnée de succès puisque de nombreux camarades sont venus nous rejoindre dans le militantisme anarchiste, l'E.M.A. reprend. Nous rappelons que cette école est ouverte à tous ceux qui désiraient se familiariser avec la pensée libertaire.

Pour tous renseignements :
P. Méric et D. Florac, salle 3 B, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

Le groupe libertaire Louise Michel

organise
LE SAMEDI 23 NOVEMBRE 1968, A 17 HEURES PRECISES
110, passage Ramey, PARIS (18^e)
UN COLLOQUE SUR LES EVENEMENTS DE MAI
avec

Maurice JOYEUX
Jean-Loup PUGET
Michel BONIN

Lisez l'« Insurgé », journal de l'O.R.A., en vente à la Librairie Publico (1 F), dans les principaux marchés parisiens le dimanche matin et dans de nombreux autres lieux durant la semaine (Montparnasse, Quartier Latin, République, etc.).
Vous pouvez également recevoir un numéro sur demande. Abonnement pour un an, 10 F (de soutien, 20 F).

Peu importe son nom, il n'est même pas digne de celui d'Homme.

C'est ce général qui a enfermé tous les habitants d'un village et les a fait périr dans les flammes. Il vit, paraît-il, ou plutôt il a le courage de survivre à ses crimes. Tranchons le mot : c'est un militaire.

Or il se trouve que des Etats réclament son extradition en tant que criminel de guerre (?) et, au nom de la justice, demandent la levée du droit d'asile qui restait le dernier honneur de l'humanité.

Entendons-nous, nous ne ressentons pour le personnage aucune pitié si ce n'est celle qu'inspire le mépris ; nous trouverions normal que quelque victime de la guerre allât lui loger une balle dans la peau (ce qui serait s'en prendre aux produits de la guerre et non à la guerre elle-même, soit dit en passant).

Mais ce n'est pas cela que réclament les autorités ; ce qu'elles veulent, c'est un procès bien en règle, avec un tribunal jugeant « en son âme et conscience » s'il faut livrer ou non au bourreau l'homme enchaîné, impuissant et sans défense, qui est en face de lui.

Ce que veulent les autorités c'est une sentence de mort lue à haute voix devant l'homme qui chancelle, tandis que les jurés en uniforme et en complet veston se lèvent pour retourner à leurs habitudes et à leur digestion sans plus de remords ou de cas de conscience qu'un Lammerding lui-même.

Là, au moins, la justice peut donner la mesure de sa grandeur et de son humanité !

Ce jugement aura-t-il lieu ? L'homme sera-t-il livré ?

Cela pose un autre problème que l'on semble oublier de soulever :

Jugé par qui ?

Nous les voyons d'ici ses juges, des juges qui lui ressemblent singulièrement. Ce sont des nations qui demandent sa tête.

Des nations civilisées, naturellement, des nations qui ont des titres de gloire, celui d'avoir ratissé Budapest et d'occuper aujourd'hui la Tchécoslovaquie, celui d'avoir exterminé Saint-Domingue et d'anéantir aujourd'hui le Vietnam, celui d'avoir réprimé des grèves à coups de canon en Indochine avant de l'avoir quittée sous la seule pression de la force, celui d'avoir commis combien d'Oradours africains, d'avoir entretenu combien de Buchenwalds à nègres avant d'être chassés de ce continent.

Celui de fomentier des conflits un peu partout dans le monde, et d'y participer sous l'égide du patriotisme, de la civilisation et du pétrole.

Vous voulez juger Lammerding ?

Fort bien, messieurs, mais qui jugera ses juges ?

Si un tel procès devait avoir lieu, dont le verdict ne serait pas réservé aux seuls vaincus, combien de Massu seraient pendus à la même potence que celle que vous rêvez de dresser au bourreau d'Oradour !

LETTRÉ ANONYME

Depuis trente ans, c'est la troisième lettre anonyme que je reçois. La première venait d'un chrétien, la seconde d'un fou. Celle-ci est moins banale car son auteur se réclame de l'anarchie. Que veut cette canaille ? Car vous êtes bien d'accord avec moi : pour écrire des lettres anonymes, il faut être particulièrement méprisable !

Oui, que me reproche ce courageux correspondant ? De rejeter le marxisme, non seulement celui que pratique le parti socialiste ou le parti communiste, mais le marxisme originel, l'essence même du marxisme responsable de toutes les déviations qui ensanglantent le monde. Il me met en garde. Il me fera taire. A la prochaine réunion publique, il viendra me confondre ! Je tremble. Il m'insulte grossièrement et c'est dans la ligne de ces personnages qui, depuis la fermeture des maisons closes, n'ont plus que ce moyen pour se défouler. Enfin, il m'informe gentiment que si je continue on me descendra...

On sent son cœur se lever devant tant de bassesse. Lettre anonyme ! Celui qui a recours à de tels procédés a perdu le droit de se réclamer d'une idéologie quelconque.

En réalité, il s'agit là de cas pathologiques qui nous démontrent que, malgré les progrès de toute sorte, il suffit, ainsi que nous l'a dit Jean Rostand, d'une infime poussière pour qu'un homme qui aurait pu être normal soit un personnage méprisable.

M. J.

A NOS AMIS LECTEURS

C'est parce que notre journal n'est pas un journal comme les autres, c'est parce que vous n'êtes pas pour nous des lecteurs comme les autres qu'à cette place nous nous adressons à vous chaque mois.

Les conditions économiques qui s'aggravent chaque jour sont telles qu'un journal qui n'est pas « aux ordres » est proprement étouffé par un système qui dans la presse tend au monolithisme. Notre « Libertaire », lui, a subsisté et subsistera encore longtemps. Il est un des rares journaux d'avant-garde autrefois si nombreux. Mais pourquoi ?

Parce que notre journal reflète une pensée précise dont on peut discuter l'importance mais dont on ne saurait nier la puissante originalité qui la distingue de toute autre spiritualité et surtout parce que, conscients de ce que représente notre journal, leur journal, nos amis lecteurs se serrent autour de lui pour faire face à une « civilisation » où l'homme, ce nouvel apprenti-sorcier, risque d'être broyé par les forces qu'il déchaîne.

Mais notre « Libertaire » ne peut vivre que si le lecteur monte autour de lui une garde vigilante. Il faut le diffuser, lui trouver des abonnés nouveaux.

Aidez-nous en achetant vos livres, vos disques, vos revues à notre librairie.

Souscrivez et faites souscrire car la souscription remplace la publicité que nous refusons car elle nous mettrait à la merci des forces économiques.

Depuis plus d'un demi-siècle, « Le Libertaire » est entre vos mains. Vous avez toujours fait ce qu'il fallait pour que ce journal vive. Aujourd'hui, alors que les prix d'imprimerie et d'envoi ont augmenté et que nous ne voulons pas augmenter le prix de notre journal, nous vous demandons de nous aider. Nous sommes persuadés que vous le ferez, nous aidant ainsi à ce que la pensée diffusée par le journal reste un flambeau pour tous les hommes libres.

Abonnez-vous, souscrivez !

Les Administrateurs,
Maurice JOYEUX, Richard PEREZ.

Sommaire

N° 145

Novembre 1968

Pages

En France

Combat ! Lequel ?	5
par Arthur MIRA-MILOS.	
Démagogie et spéculation	6
par CHRISTIANE.	
A bas la presse pourrie !	6
par Michel BONIN.	
André Breton deux ans après	13
par Arthur MIRA-MILOS.	

Dans le Monde

Le monde en marche	5
par Michel CAVALLIER.	
Congrès de Carrare	10
Panorama argentin	10
de notre correspondant argentin.	
Zone d'influence	10
par Roland PIERRE.	

Syndicalisme

Aujourd'hui : La pentule fait l'homme	7
par Pol CHENARD.	
Propagande	7
par Paul CHENILLE.	
Le travail temporaire	7
par Michel MUCHEMBLED.	

En dehors des clous

A rebrousse-poil : les idiots en prison	4
par P.-V. BERTHIER.	
Propos subversifs : Militarisme et révolution	4
par le Père PEINARD.	
Clins d'œil	4
Faits divers : Jeux Olympiques, jeux de c...	4
par Jacques LIBER.	

Propos anarchistes

Classiques de l'anarchie	12
par BARBEDETTE.	
Un cadavre au fil de l'eau	16
par Maurice JOYEUX.	
Lettre ouverte à R. Escarpit	5
par Maurice LAISANT.	
Enfin	11
par Claude CONTE.	
Correspondance Georgette Ryner	12
par Maurice LAISANT.	

ARTS ET SPECTACLES

Les livres

Le livre du mois	15
par Maurice JOYEUX.	

Les disques

Marc Ogeret	14
par J.-F. STAS.	

Télévision

En regardant par-dessus la petite lucarne	14
par Albert SADIK.	

Cinéma

Edipe détroné	13
par Dominique FARGEAU.	

Théâtre

Le brave soldat Sveik	14
par Arthur MIRA-MILOS.	

Variétés

Léo Ferré	14
par Suzy CHEVET.	
Raymond Asso	13
par Suzy CHEVET.	

Poésie

Panchali	13
par Paul CHAUVET.	

Revue

La Rue n° 2	13
par le Groupe LOUISE MICHEL.	

Littérature

par Louis CHAVANCE.	
Saint-Germain-des-Prés	8 et 9

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prenoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice LAISANT



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant Paris (2^e)

MILITARISME ET RÉVOLUTION

Ça fait plus d'une paye, c'est long, vous pouvez m'en croire, foi d'un prolo, que des crânes de piaf nous bonnissent un truc sensass. D'après eux, il faut : « 1, 2, 3 Vietnam pour faire reculer et disperser l'impérialisme. »

Comme tactique c'est pas dégueulasse, sur le papalard évidemment. Les ingénus sont légion à approuver du chef après avoir gueulé : « Paix au Vietnam » des fois, « Soutien critique » audit pays sans être capable de soutenir d'ailleurs quoi que ce soit ni de critiquer efficacement le Vietnam du Nord, qui a sombré depuis longtemps dans le militarisme. Mais en cela, en bonnes filles à soldats ils ne veulent pas le reconnaître.

Un deuxième Vietnam aurait pu pourtant apparaître, manque de pot, c'était de l'autre côté de la barricade et l'œuvre d'un autre impérialisme : en Tchécoslovaquie. Cet impérialisme, les intellectuels politicards, myopes à grosses lunettes, ne l'avaient pas vu arriver, et pourtant depuis longtemps il existait, ils n'ont jamais pu l'apprécier à sa juste valeur car leurs professeurs, leurs guides (ça ne manque pas, les nombrils de la Révolution), fidèles à leurs premières amours ou à leurs anciens fonds « secrétaires » s'en détachent difficilement, y z'ont de ces faiblesses, les pèvres...

Le projet d'un deuxième Vietnam dans l'autre sens produisit un moment d'hésitation dans cette faune.

« La Tchécoslovaquie, merde ! ils faussent nos plans, rétablissons-nous. »

Tous, à l'aide de Marx, interrogent les guéridons des bars littéraires et politiques, tels des spirites.

Certains affirment dans leur délire : « C'est de la bagarre de pieds plats entre révisionnistes. » Les vaches, ça tombe pas dans leur optique. Ils deviennent ainsi de la balance, donneuses, va ! et cela dans d'autres termes, bien sûr, y z'ont de l'instruction.

Ils déconcent ? — Oui.

Ils ont du culot ? Certes. Parce qu'il faut être gonflé pour défendre un truc pareil. Faut-il être naïf pour tomber dans un tel panneau ? — Non, faut être au moins agrégé de quelque chose ou y prétendre, et rarement les ouvriers viennent à eux.

1, 2, 3 Vietnam pour faire reculer l'impérialisme, ils nous présentent cela comme un truc nouveau.

— Combien de Biafra pour vaincre la faim dans le monde ?

— Combien de guerres de 14-18 et de 39-45 pour vaincre la barbarie ?

Pour qu'ils en viennent là, y a plus qu'un pas à franchir. C'est ce que nous ont appris nos pères, nos grands-pères ; z'étaient bouchés, z'en voyaient qu'un d'impérialisme, vous êtes aussi cons que vos vieux et vous tombez, chérubins, dans le pire des impérialismes : celui de la pensée. Toutefois, si cela ne mène pas à la Révolution, les poches des marchands de canons seront bien remplis et les associations d'anciens combattants refleuriront.

Et au mieux, après la der des der, vos anciens que vous pouvez pas encadrer, y s'y croyaient au socialisme au pas cadencé ou faisaient semblant, peut-être, comme vous !

Vos aînés aussi voyaient le socialisme dans les djebels, les tenues camouflées donnent toujours naissance à des Boumediennes. Une belle réussite !...

Mais que cherchez-vous, une place de commissaire politique en soutane ? — C'est plus la mode, maintenant, elle est en bleu de chauffe et col Mao. En attendant cet âge d'or, au banquet des dirigeants de quelque chose, les places sont rares, le pouvoir monopoliste réduit par ses structures les emplois.

Les politicards vivent vieux comme leurs frères les soudards.

« Veulent pas lâcher leurs placardes, les salauds, place, nous sommes la relève. »

Ça se bouscule au portillon.

Ben alors, combien faudra-t-il d'Hiroshima démagogiques pour avoir un strapontin dans la chose politique.

Se mettre à leur compte est leur seul souci afin d'affirmer leur autorité, rêvant de kolkhozes fleuris, bordés de chevaux de bois gratuits, avec réveil matinal pour la levée du drapeau rouge. Pour le populo, Fermez le ban ! Repos ! Pouvez fumer !

Paroles de pacifiste, de non-violent, même pas : de lucide.

LE PERE PEINARD.

Clins d'œil

POURQUOI PAS ?

Si Ramadier vivait, il serait avec les étudiants, nous dit-on.

Il est curieux de constater combien les hommes ont de courage et de clairvoyance dès qu'ils sont morts.

PAS CROYABLE

« Les amis de Paul Reynaud vous prient... »

Qu'il existe une Société des amis d'un salaud pareil en dit long sur nos contemporains.

ERRATUM

En huit ans, trente-deux hold-up ont eu lieu dans la région parisienne affirme la presse.

Le chiffre nous semble modeste et nous paraît ne pas tenir compte du hold-up du journal « Action » et de la recette du vendeur par un gredin en uniforme de flic.

Gageons aussi qu'on a omis l'enlèvement d'un certain Ben Barka par la même police.

ORTHOGRAPHE

Un autre hold-up qu'on oublie de faire figurer dans les statistiques est celui opéré par la police (toujours elle !) lorsqu'elle arrête les colleurs d'affiches et leur « confiscation » leurs-seaux.

Comme le faisait remarquer un camarade, ce doit être parce que ces « défenseurs de l'ordre » ont cru dans leurs petites têtes de flics qu'il fallait remettre les objets confisqués au garde des Sceaux.

Il y a tant de façon d'orthographier le mot « sot ».

SUGGESTION

Combien de temps les troupes des P.C. voisins, stationneront-elles à Prague ?

En cette époque de stationnement payant, le prix pourrait en être la Liberté.

APPEL AUX

CAMARADES LYCÉENS !

La révolte de mai nous a permis de franchir un pas vers la Révolution sociale. Il nous appartient désormais de consolider nos positions, de renforcer notre lutte, tant dans les facultés que dans les lycées. Il s'agit à nouveau de renverser le rapport de forces en notre faveur, en créant partout et en permanence, des foyers d'agitation culturelle. Il s'agit, en tant qu'anarchistes révolutionnaires, de s'opposer par tous les moyens à la reprise « normale » des cours ronronneurs.

Pour cela, il faut :

— refuser les carnets de notes imposés par l'administration ;

— exiger que les noms des absents ne soient pas relevés par les professeurs ;

— refuser les élections de délégués aux « Conseils d'administration », lesquels conseils restent aux mains des autorités ;

— saboter par tous les moyens ces « Conseils d'administration ».

Le gouvernement veut endormir le mouvement lycéen ; il appartient aux lycéens anarchistes de tenir leurs camarades en éveil, afin de ne pas se laisser avaler par le biais de la « participation ». Il s'agit aussi de mobiliser les esprits pour défendre notre cause.

La lutte doit reprendre ouvertement dès aujourd'hui !

Dominique FARGEAU.

Faits divers

JEUX OLYMPIQUES

JEUX DE C...

A Mexico les dernières lumières s'éteignent et les échos des hymnes nationaux ne résonnent plus aux oreilles de millions de spectateurs enthousiastes qui, du Japon à l'U.R.S.S. en passant par l'Afrique et l'Europe ont ingurgité leur ration de nationalisme et de chauvinisme.

Les c... ce sont ceux qui acceptent de n'être que les pantins d'institutions qui les exploitent, sous couvert de sport, à des fins politiques et financières. Les c... ce sont également ceux qui « consomment » cette tartufferie immense.

Alors quand on voit cela, comment ne pas se demander si nous ne sommes pas déjà dans l'ère de la décadence. Car pourtant, quelle beauté, quelle pureté que cette volonté de l'homme pour courir plus vite, sauter plus haut, plus loin, bref pour se dépasser à chaque fois. Mais le sport est intégré dans le système et est devenu maintenant un

moyen d'aliénation, car on lui a trouvé une justification politique.

Et même les incidents provoqués par le Pouvoir Noir dans le but d'attirer l'attention des gens sur le problème des Noirs aux U.S.A. n'ont pas échappé à cette règle, malheureusement.

Après la science qui a formé une élite d'hommes, les Arts, voici que le sport vient de créer son clan privilégié. Le sport est devenu une véritable promotion sociale et les champions sont assurés de finir leur vie dans la sécurité et le respect, vu l'immense service qu'ils ont rendu au pays en faisant résonner l'hymne national sur tous les stades du monde.

Vraiment, quel bel avenir l'Etat prépare à notre jeunesse sportive...

Jacques LIBER.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

LES IDIOTS EN PRISON

L'histoire pourrait faire suite à « Un idiot à Paris ». Ecoutez-la.

C'étaient deux pauvres minables. A quel point ils étaient idiots, ce qu'ils firent le prouve assez pour qu'il ne soit pas besoin d'un test électro-encéphalographique par-dessus le marché.

Le premier — mettons : Bébert, car pourquoi rappeler son nom ? — adorait son patron, ce qui n'est déjà qu'à moitié normal. Enfin, tous les goûts sont dans la nature, et son patron, après tout, était peut-être un pauvre type comme lui.

Un jour, le patron s'amouracha d'une sémillante hétaire et partit faire une virée avec sa conquête. Mais celle-ci était nécessaire à un certain petit monsieur sentant fort le hareng, qui n'avait qu'elle pour assurer son oisive prospérité.

Qu'arriva-t-il ? Le petit monsieur se rendit avec du renfort chez le patron — alors en randonnée — et déclara que, sitôt que le galant serait de retour, il lui ferait « son affaire ». Bébert fut bouleversé par cette menace proférée contre le patron qu'il aimait tant ; et, après y avoir réfléchi, il alla trouver Gégène.

Gégène, vous vous en doutez, c'est le deuxième idiot ; n'ayant pas cru bon de mentionner le nom du premier, je ne citerai pas davantage celui du second.

« On veut tuer mon patron, il faut le défendre, dit Bébert. Je sais où il y a des armes, aide-moi à aller les chercher. »

— De grand cœur ! dit Gégène, car qui résisterait à l'appel d'une cause si noble ?

Les voilà partis, plus idiots que jamais, au camp de F..., un camp militaire truffé d'armes, un véritable arsenal. La fortune sourit aux audacieux — et aux innocents les mains pleines : les deux soldats chargés de garder le

dépôt ronflaient comme deux homo-çapionce.

Nos deux ânes bâtés volèrent un fusil, trois pistolets mitrailleurs et plusieurs paquets de cartouches, puis s'en furent avec leur butin.

Découverte du noir forfait, enquête, châtement des soldats négligents ou fatigués, enfin arrestation des deux imbéciles : tout cela ne demanda pas longtemps et fut vite expédié.

Penauds, les deux couillons avouèrent le charitable motif de leur prise de guerre :

« On voulait défendre le patron ! Il y en a qui veulent sa peau. Un si brave homme ! »

La police s'informa, alla voir ce brave homme de patron. Mais celui-ci n'avait aucun besoin d'être défendu : il avait négocié aux meilleures conditions la restitution de la poupée, et le petit monsieur à relent de marée avait récupéré sa source de revenus, ni frelatée ni défraîchie.

« Alors, tout est pour le mieux, dit Bébert. Ah ! Gégène, que je suis content ! »

Il le fut moins quand la cour d'assises eut délibéré. Car ce ne fut pas la correctionnelle — qui ne juge que les délits — mais la cour d'assises, à laquelle sont déferés les criminels, qui eut à connaître de l'horrible forfait des deux minables.

Bébert a été condamné à quatre ans de prison ferme, Gégène à trois ans de la même peine.

Voilà ce qu'il en coûte de vouloir défendre le patronat avec les armes du gouvernement !

Il y a dans les rues, en parfaite liberté, des assassins de l'O.A.S. amnistiés qui, non seulement volèrent des armes de guerre, mais s'en servirent pour massacrer des innocents.

Goguenards, les malins aux mains rouges de sang regardent la justice mettre les idiots en prison.

« L'INSURGÉ »

« L'Insurgé » n° 9 est sorti. Présentation encore améliorée et importance des sujets traités — ce qui nous a obligés à sortir ce numéro avec 6 pages au lieu de 4 précédemment — tels sont les deux aspects primordiaux du journal de l'O.R.A.

Notre journal de combat révolutionnaire anarchiste entend, par sa qualité et sa diffusion, devenir un authentique journal révolutionnaire de grande résonance. Nous acceptons toutes les critiques et toutes les suggestions. Nous demandons à tous ceux qui veulent nous aider de le faire sans tarder. « L'Insurgé », journal libre, ne vit que par ses lecteurs et ses abonnés.

Dans ce numéro, du Biafra à Carrare en passant par Paris et la réforme uni-

versitaire, sans oublier ce grandiose attrape-cons qu'est la participation gauliste, nous essayons de cerner les problèmes qui préoccupent actuellement les hommes, de démystifier les choses sacrées, de démasquer l'hypocrisie et le mensonge, de dénoncer les exploiters et les gouvernants et en fin de compte de proposer des éléments de solution à tous ces problèmes. Notre ambition est grande, nous le savons, elle est à la mesure de l'urgente nécessité de foutre en l'air cette société capitaliste et bourgeoise.

« L'Insurgé » est la preuve concrète de la présence du mouvement anarchiste organisé dans la lutte révolutionnaire, non en tant que spectateur mais en tant que participant à part entière.

La Commission de « L'Insurgé » (O.R.A.)

Dans ce monde que l'on pensait — sans oser se l'avouer — destiné définitivement à vivre sa routine quotidienne, bouleversé de temps en temps par quelque guerre que l'on tente bien vite d'oublier, un immense espoir vient de naître.

Les premiers appels de révolte que viennent de lancer les étudiants à la face du vieux monde qui s'installait dans la décrépitude morale et l'indifférence blasée, ne peuvent pas rester sans écho ; c'est maintenant que doit se construire le processus irréversible qui, par une transformation complète des structures économiques et une destruction totale de toute autorité politique, conduira le vieux monde vers sa fin pour créer une nouvelle humanité qui retrouvera en elle des valeurs régénératrices et libertaires. La révolution n'est valable qu'à ce seul prix.

C'est pourquoi nous ne voulons pas faire de démagogie et qu'en aucun cas nous ne désirons créer des mirages pour attraper le brave populo, comme le font certains pour qui la révolution sera finie lorsqu'ils auront pris le pouvoir pour imposer leurs conceptions. Nous ne sommes pas de ceux-là.

La révolte étudiante ne peut être qu'un aspect — à notre avis ce n'est pas, et de loin, le plus important — d'une situation révolutionnaire, et au risque de déplaire à beaucoup et de choquer d'autres,

nous dirons qu'en mai 1968 il n'y a pas eu de situation révolutionnaire. Au mieux, c'est-à-dire si le gaullisme avait été abattu, qu'aurait-il pu advenir ? Des aventuriers de droite ou de gauche auraient pris le pouvoir pour « remettre de l'ordre » mais on peut être certain que presque rien n'aurait changé. Le simple fait que le monde ouvrier n'ait absolument rien compris au véritable sens de la révolte étudiante et qu'il était par conséquent incapable de prendre en main une situation qui lui échappait complètement, montre assez que dans la pratique les théories lancées en l'air ne pouvaient pas encore trouver leur justification. Il faut voir les faits comme ils sont et non comme on voudrait qu'ils soient.

Cependant, nous direz-vous, pour quoi avez-vous participé si activement au mouvement de mai ? Il est vrai qu'après coup il est plus facile d'analyser des données et d'en tirer des conclusions, et il est sûr que sur le moment il ne pouvait y avoir d'autres solutions pour une organisation révolutionnaire que de participer à un mouvement qui avait pour but une transformation de la société actuelle dans un sens libertaire même si nous sommes parfaitement conscients que bien des choses restent à faire pour arriver à ce but. Et les apports d'une telle expérience sont autant d'élé-

ments qui permettent maintenant de mieux adapter notre lutte aux réalités actuelles.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que ces constatations nous amènent à un pessimisme sans issue, bien au contraire, tout cela ne peut que nous renforcer dans nos affirmations révolutionnaires et nos propositions anarchistes. Qu'il est réconfortant de constater à notre époque, alors que l'on pouvait penser que les gens accablés par la lourde hérédité nationaliste et bourgeoise ne retrouveraient plus le chemin de la révolte, que des hommes peuvent encore se dresser, sans plan préétabli ni direction politique, pour gueuler leur soif de liberté et de justice. Il est encore plus réconfortant de constater que ce phénomène s'est produit à l'échelle mondiale, avec des élans et des idées-forces qui ne se différencient pas beaucoup d'un pays à l'autre et même d'un continent à l'autre.

L'organisation révolutionnaire doit maintenant donner toute sa puissance pour informer l'ensemble des populations, former de plus en plus d'équipes de militants, bref se préparer à aborder le deuxième affrontement qui inévitablement va se produire et n'être pas pris au dépourvu par une situation de fait ; car il ne faut pas oublier qu'on crée rarement une situation mais qu'elle s'impose à nous et des fois malgré nous.

Nous le répétons souvent et nous le répéterons encore ici, l'enjeu est

d'importance et c'est peut-être la dernière carte à jouer pour le mouvement révolutionnaire avant que la collectivité humaine ne soit irrémédiablement prise dans un enchevêtrement de sociétés différentes mais semblables ; différentes par les noms, semblables par l'esprit, lorsque le socialisme soviétique se sera « libéralisé bourgeoisement » et que le capitalisme se sera « socialisé étatiquement ». Bien sûr, l'esprit de révolte existera parce qu'il est partie intégrante de l'homme, mais comment pourra-t-il s'exprimer dans ces sociétés technocratiques déshumanisées ?

A moins que le mouvement révolutionnaire ne se transforme totalement pour précéder cette évolution, mais on ne voit pas du tout dans quel sens — et c'est peut-être déjà ce problème qu'il faudrait envisager — et dans ce cas il resterait à savoir s'il serait encore révolutionnaire, on ne peut que mettre toutes nos énergies dans l'épreuve de force qui se prépare dans les coulisses. Ce qu'il faut faire maintenant pour avoir une chance de réussite c'est REGAGNER LE MONDE OUVRIER A LA REVOLUTION et utiliser au maximum les avantages que l'on peut trouver dans la société actuelle.

Le monde est en marche, oui, et tous les espoirs sont permis à ceux qui sauront s'accorder à son rythme de progression et l'utiliser. Le mouvement anarchiste révolutionnaire est partant.

COMBAT *lequel ?*

Un quotidien du matin nous était sympathique, et restait par sa liberté de pensée, le dernier honneur de la presse française. Mais aujourd'hui, « Combat » se meurt en se trouvant tout à coup une attirance pour l'esprit social-démocrate et petit-bourgeois des notables qui tournent autour de leur démocratie comme des putains autour des bistrotiers. Ce journal, qui était autrefois la bête noire des torchons politiques — lisez « Le Figaro », « L'Humanité », etc. — retrouve la complaisance du ronronnement amical, et se fait tout à coup défenseur de l'ordre, des institutions, et de la gauche parlementaire. « Combat » renifle — malheureusement — aujourd'hui, ce qu'il vomissait hier. Ses rédacteurs forment une secte fraternelle où chacun parle de ses fesses et de ses rages de dents, et où Maurice Clavel se croit obligé de nous donner des leçons d'activisme, ou plutôt de non-activisme, assis sur son piédestal de journaliste et politicien libéral. C'est en ami, soutient-il, qu'il s'adresse aux révolutionnaires, et qu'il les implore de se tenir tranquilles. Jacques Arnaud Penent, lui, qui joua à « Combat » le rôle bien délicat de récupérateur du Mouvement de Mai, se met à pleurnicher sur ce qu'il croit être la voie sans issue du gauchisme. « Il (le gauchisme) n'a encore rien créé dans l'ordre politique, ni même expliqué les rapports nouveaux d'éléments anciens, dont l'architecture secrète parle d'avenir. A moins qu'il ne s'agisse d'un mirage », écrit-il le 22 octobre. Serait-ce que M. Penent aurait fait le constat de l'échec de sa politique en mai-juin, et qu'il trouverait plus d'agrément à attiser la flamme depuis longtemps mise en veilleuse de la lanterne social-démocrate ? Nous soupçonnons vivement M. Penent de viser un siège à l'Assemblée, dans la partie gauche de l'hémicycle, bien sûr ! Tout ceci est, je le répète, regrettable. Nous nous étions habitués à lire un journal libre, dynamique, souvent d'une ironie sévère, et nous trouvons désormais des colonnes vides sans saveur, d'une philosophie aussi pâle qu'autosatisfaite.

La collection « La Table Ronde de Combat » vient d'éditer un livre de Jean Cau (que, sans faire un mauvais jeu de mots, nous soupçonnons de vouloir jouer aux quatre coins). « Le Pape

est mort ». J'avais écrit, dans ces mêmes colonnes, combien la publication de « Réapprendre l'irrespect » était tout à l'honneur de Philippe Tesson. Malheureusement, « Le Pape est mort », n'est pas de la même étoffe. Gilles Plazy dit à son sujet : « Jean Cau jette un pavé dans la mare » (1). Que l'on m'excuse, mais je crois plutôt qu'il se contente de faire des ronds dans l'eau. Le but avoué de l'auteur est de réfléchir sur ce qui se passait en mai, et aussi, nous l'espérons, de faire réfléchir le lecteur. Echec Monsieur Cau ! Le lecteur averti — j'entends le militant pour qui mai fut son œuvre — ne réfléchit pas : il rit. Jean Cau est resté en dehors du mouvement de mai. « Le romantisme des drapeaux rouges et noirs ne l'a pas enflammé » (sic). Il n'a pas voulu jouer les utopistes, les prophètes ; il a su se garder à droite, au centre, et à gauche de la gauche. « L'ordre absolu est un bourreau, la liberté totale est folle ; il faut naviguer entre ces deux écueils afin que la liberté ne se retourne pas contre elle-même. Toute contestation radicale donne naissance à son antinomie. Notre rôle n'est pas de changer le monde... », etc., répond-il à une question de Gilles Plazy. Et dans son livre, on peut lire : « Et qui ne sait plus quelle boussole indique la route de la raison, et quelle autre celle de la folie, et qui ne sait plus si la folie n'est pas la raison et si la raison n'est pas devenue folie. »

« Ce qui fait la grandeur d'un philosophe, ce n'est pas tant la clarté de sa logique, que sa puissance d'âme », écrivait Lou Andréas Salomé. Et s'il n'y avait sur cette minuscule planète ces êtres que l'on appelle « fous », l'Amérique, M. Jean Cau ne serait pas encore à notre porte, le soleil continuerait inlassablement sa ronde autour de la terre, et les combats de gladiateurs feraient encore la joie des fils de rois. Contre ces élucubrations qui ont choisi la lumière, il faudra toujours des inquisiteurs.

C'est un des grands mérites de « Le Pape est mort » que de restituer des dieux que nous croyions, pour notre malheur, éteints. Car Vulcain et Satan auront raison un jour de votre tranquillité. Et qu'importe si « Combat » se sent pousser des ailes... d'anges ! Nous regrettons simplement de lui voir aussi des cornes...

Arthur MIRA-MILOS.

(1) Peine perdue, Jean Cau aurait mieux fait de le jeter sur les flics !

Monsieur,

Lecteur du « Monde », je ne commence jamais mon journal sans prendre connaissance de votre billet dont je goûte tout à la fois, l'esprit et le style.

Aussi n'est-ce pas sans étonnement que j'ai pu lire celui intitulé « Répression des fraudes » dans le numéro du 8 octobre.

Etait-ce bien Robert Escarpit qui pouvait être l'auteur d'un pareil contresens et qui avait osé lui apposer sa signature ?

L'on pouvait en effet y lire ceci :

« Distribuer un produit frelaté sous une étiquette frauduleuse, vendre la dictature sous le nom de progrès, l'oppression sous le nom de maintien de l'ordre ou inversement l'anarchie sous le nom de liberté, voilà ce qui est répréhensible et qu'il faut interdire. »

Rien à reprendre dans cette démonstration hélas ! trop justifiée, n'était cette phrase inepte « ou inversement l'anarchie sous le nom de liberté ».

Entendons-nous : il ne s'agit pas pour moi de faire prévaloir un point de vue qui m'est cher, d'applaudir à tout ce qui frappe mes adversaires idéologiques et de m'indigner de tout ce qui peut s'en prendre à ma propre idéologie.

Je ne vous demande pas d'acquiescer à ce que je pense, mais plus simplement de rester logique avec la définition des mots, ce qui est la première des honnêtetés.

Lorsque vous opposez dictature à démocratie, répression à progrès, oppression à maintien de l'ordre, vous mettez en balance des notions non seulement sans rapport, mais en principe opposées les unes aux autres.

Tout au contraire, lorsque vous présentez comme une antinomie la liberté et l'anarchie (négalogie de l'autorité selon son étymologie même), vous montrez tout à la fois un certain mépris pour la langue et pour ceux qui vous lisent.

LETTRE OUVERTE

Que semblable contresens tombe de la plume de nombre de quidams, dont l'occupation de leurs postes doit moins à leur savoir qu'à des protections politiques, voilà qui est explicable, sinon excusable, mais qu'un homme qui, comme vous, sait la valeur des mots et de leur emploi ait pu en user pareillement, c'est ce qui pourra surprendre et décevoir ceux qui vous lisent.

A la réflexion, je m'efforce de comprendre à quel besoin vous avez cédé en introduisant cette incidence.

Etait-ce pour vous parer d'objectivité et pour ne pas frapper à droite sans frapper à gauche ?

Cette aveugle justice qui condamne tout pour ne favoriser aucun, cette morale de gribouille qui se refuse à examiner quoi que ce soit et s'assure d'atteindre le coupable en frappant indifféremment coupables et innocents, m'apparaît vraiment trop indigne de vous pour que je m'y arrête.

Reste l'emploi du mot anarchie, dans le sens que la Grande Encyclopédie, à la fin du siècle dernier, dénonçait déjà comme péjoratif et dont l'usage — du moins je l'espérais — n'appartenait plus qu'à des politiciens soucieux d'apeurer l'opinion.

Hypothèse que j'écarte encore en ce qui vous concerne.

Mes interrogations restent sans écho, j'ose espérer que vous voudrez bien me tirer d'embarras en répondant à cette lettre.

Comptant la faire paraître dans les colonnes de notre journal, je tiens à vous assurer ici de la publicité que je ferai à la vôtre si vous en décidez ainsi.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Maurice LAISANT.

A bas la presse pourrie !

Tous les militants révolutionnaires et particulièrement les militants anarchistes se souviennent des mensonges et des calomnies dont ils furent victimes de la part de journaux que tout le monde connaît, et que l'on peut dénoncer une fois de plus : *France-Soir*, *L'Aurore*, *Le Figaro*, *Paris-Jour*, *Le Parisien* (libéré ?), *Paris-Presse*, et l'inénarrable *Humanité* — pour ne mentionner que les quotidiens. On se rappelle qu'en mai, selon ces journaux, les étudiants prenaient un malin plaisir à tout casser, à dépaver périodiquement les rues, à briser les vitres des magasins, à abattre les panneaux de publicité et à faire brûler les sacro-saintes voitures des Français au milieu de la rue, sans tenir compte des objurgations des bons C.R.S. torturés par le devoir à accomplir, et surtout, horreur suprême, sans qu'il leur vienne un seul instant à l'esprit de se demander qui allait payer tous ces dégâts. Mettre Paris « à feu et à sang » par « générosité », cela passait encore, mais gâcher l'argent de la Nation, voilà qui était intolérable. *France-Soir* publiait des photos de matraquages, montrant des étudiants affolés, même pas encore sur la défensive, tâchant d'échapper aux coups, et les accompagnaient de titres qui étaient en substance : « Des commandos d'une dizaine d'étudiants font face aux forces de l'ordre » ou « Les étudiants provoquent des émeutes ». Le mensonge était gros, difficile à avaler semble-t-il. Mais le lecteur de *France-Soir*, habitué depuis son enfance à obéir et à ne pas critiquer, était d'autant plus disposé à croire ce qu'on lui mettait sous les yeux que le sensationnel des titres semblait être dans un rapport exact avec le sensationnel des événements. Il avait l'impression de prendre connaissance d'un fait alors qu'il venait en réalité de faire sienne la présentation mensongère et calomnieuse de ce fait. C'est là que réside la démythification de la prétendue objectivité des journaux bourgeois. *France-Soir* n'a jamais titré, par exemple : « Deux semaines sans police au Quartier Latin : deux semaines de calme » (entre le 11 et le 24 mai), ni le fameux « C.R.S.-S.S. » qui a résonné si fort et si longuement dans Paris. Cela aurait-il été moins « objectif » ?

A Paris, les informations mensongères pouvaient être contrebalancées par la vue des casques, des matraques, des arrestations arbitraires, des brutalités sur les fillettes, les personnes âgées, les autres... et les ratonnades de tout ce qui était jeune. En Province, dans les campagnes notamment, la mise en cause des informations était plus difficile. Personne n'avait conscience de l'ambiance extraordinaire qui régnait dans la capitale. Le scepticisme populaire des personnes mûres voulait bien donner raison aux étudiants sur le fond, mais condamnait sans rémission tout ce qui portait atteinte à l'ordre. Ces jours-ci, MM. Ionesco et Mauriac se sont apitoyés sur le sort de la jeune génération : « Ces pauvres jeunes gens, il faut les comprendre ; ils sont frustrés d'une guerre. » On pourrait leur répondre que ce qu'il fallait surtout comprendre, c'est que les « vieilles gens » ont, à l'inverse, été traumatisées par une ou deux guerres et sont prêtes à beaucoup de concessions si, en contrepartie, elles sont assurées de vivre en paix. Le peuple est partagé entre le désir « que ça change » et une soif de tranquillité qu'exploite habilement le régime établi. Pour de nombreux militants, ce désir de paix n'est qu'une conséquence de l'idéologie bourgeoise, un « individualisme petit bourgeois ». C'est pourtant une solide réalité. Pour ne pas en avoir tenu compte, certains ont cru de bonne foi que 90 % de la population était en lutte contre le régime. Pour n'avoir tenu compte que de désir de paix, le P.C.F. se range dans les partis bourgeois.

Une large fraction de la population a une vision totalement déformée des événements. Elle n'a pas compris le sens de la protestation étudiante, ni le pourquoi de la répression policière. En Province, des racontars invraisemblables circulaient sur les étudiants, en particulier sur leur comportement sexuel. Il fallait bien quelque chose pour faire oublier les abus policiers (je suis pudique). L'opinion a avalé comme un appât le coup du complot contre la république, que l'on a déjà sorti en 1958 et que l'on a sorti cette année encore au Mexique. Les fils et l'hameçon

sont gros, mais c'est la mise en condition de la grande presse qui prime — et la foire électorale fait le reste.

Cela devient une platitude que d'attaquer l'*Humanité*... Les autres journaux la citaient parce qu'ils sentaient virer la conjoncture et qu'ils avaient du mal à trouver, parfois, des calomnies plus grosses. Les « commandos Geissmar entraînés militairement » qui, soi-disant provoquaient (même simplement « objectivement » selon le jargon dialectique) les C.R.S. à Flins, sont un chef-d'œuvre du genre. Et si l'*Humanité* avait — objectivement — publié à la place le témoignage d'un ouvrier ? On en trouve un dans le

par **Michel BONIN**

livre « La Grève à Flins » (paru récemment, entièrement constitué de témoignages et coupures de journaux), et on y lit que les étudiants ont certainement évité aux ouvriers des blessés graves, ou des morts, par leur présence d'esprit et leurs conseils en face des assauts de la police. L'*Humanité* a les mêmes procédés mensongers que les journaux bourgeois.

Les témoignages sur les brutalités et la façon dont se sont comportés les étudiants et les policiers ont pu paraître dans des livres, ils n'auront pas la force qu'ont eu les mensonges des journaux. Un livre demande une lecture soutenue et attentive, en même temps qu'une réflexion. Il ne touchera, à la longue, que quelques dizaines de milliers de lecteurs déjà, pour la plupart, avertis. Un titre de journal frappe immédiatement l'imagination, non seulement du lecteur, mais du simple passant ; il se grave dans la mémoire, même si on a vis-à-vis de lui une certaine méfiance. Qui de nous ne sait pas que le torchon brûle entre Tony et Margaret, Johnny et Sylvie, etc., la semaine où il faut que ça se sache pour les besoins de la publicité ? Qui de nous ne répond pas « Y'a bon » quand il entend « Banania » — ou l'inverse, peu importe ? Même quand on est sincère, même quand on est aguerri à la critique, on s'y laisse prendre. Nous sommes tous des chiens de Pavlov. L'autorité se fait sournoise et cherche à mettre en place en nous des réflexes conditionnés qu'elle nommera « obéissance consentie ». N'est-ce pas mon Très Saint Père ? Un journaliste de l'O.R.T.F. a récemment déclaré à des étudiants de Lyon : « Si vous saviez, comme moi, comment est fait le journal télévisé, vous ne le regarderiez jamais. » Tout anarchiste doit être conscient qu'il est soumis, lui aussi, au bourrage de crâne, à l'influence de son milieu, et que quand il croit, de bonne foi, émettre une opinion personnelle, il obéit peut-être à une mise en condition qu'il n'a pas su déjouer. L'embourgeoisement guette les anarchistes comme les autres. La société bourgeoise est trop contente lorsqu'elle peut exhiber un de ces êtres mal-faisants enfin domptés. Elle se rassure comme elle peut.

En dehors des mensonges « sur le vif », il y a un autre critère qui fait voir la presse pourrie : les retournements de veste après l'orage. Le *Monde* par exemple a deux contingents de journalistes. L'un fait la une quand l'autre gratouille les petites colonnes. En mai c'était l'opportunisme de gauche. La critique du régime était acerbe, souvent d'un humour laconique, quand le chroniqueur du moment comptait les bourdes du régime. Sitôt après le second discours de De Gaulle, *Le Monde* s'est découvert une vocation de journal conservateur. Combien il était facile, sous le couvert de l'objectivité, de décrire non plus ce qui se passait sur le front des grèves, mais sur le front gouvernemental, c'est-à-dire celui de l'union des forces fascistes. Quant à *Combat*, tout feu tout flamme pendant les événements, il s'empressa dans un éditorial de flanquer les drapeaux rouges et noirs aux orties et de brandir à nouveau le tricolore. Quand l'orage passe, on laisse les journalistes écrire leurs opinions ; quand il est passé, c'est le propriétaire du journal qui écrit la sienne, fait taire les indisciplinés et encourage les « bons » journalistes.

s'y prêtant vraiment plus ! M. le ministre fit cependant comprendre à Claret que son unique recours était de s'adresser à Brandt - Thomson. Comment ? M. le ministre ne se rendait pas compte : le groupe Claret ne saurait s'adresser à son rival direct qui, de surcroît, avait à combler un déficit de plusieurs milliards ! M. le ministre dut annoncer avec le même ton net, poli, distingué, que l'Etat avait consenti la fameuse aide... aux autres.

Bizarre, ce revirement ? Bizarre cette impossibilité d'épauler l'expansion de l'un pour reporter le prêt sur l'autre ? Beaucoup moins quand on sait combien M. le ministre a intérêt PERSONNELLEMENT à veiller sur l'épanouissement de la firme Brandt. Car M. Couve de Murville est l'un des principaux actionnaires de Brandt-Thomson. Sa petite ruse lui vaut un accroissement en deux temps de son capital personnel :

En premier lieu, le coup de pouce à Brandt accroît la valeur de ses actions.

Les journaux *Action* et *L'Enragé* ont eu l'idée de concrétiser la campagne contre la presse pourrie, en appelant à rapporter au vendeur, pour manifester son mécontentement, un journal dûment payé :

« Si vos journaux ne vous plaisent pas, rendez-les aux marchands ! »

« Un marchand doit d'abord acheter ses journaux : Hachette ne fait pas crédit. Ensuite seulement les invendus sont rendus au journal et remboursés au vendeur (45 centimes). Alors qu'il touche seulement 9 centimes sur ceux qu'il a vendus 50 centimes.

« Faites le calcul : vous comprendrez comment le grain de sable qu'est notre campagne peut faire trembler l'un des plus gros trusts français. Des centaines de faux invendus peuvent complètement désorganiser le monopole N.M.P.P., l'arme principale du capital contre l'information libre. » (*Action* n° 30).

Chaque libertaire peut faire sienne cette action, en songeant que son journal, le *Monde Libertaire*, vit sans publicité, n'est aux crochets d'aucun trust, et que c'est aussi un combat pour sa liberté — et d'autre part que l'information est un point sensible du système répressif de la société capitaliste : les journaux sont très chatouilleux quand on met en cause leur « objectivité ». Le pire danger pour eux est qu'une action directe vienne attirer l'attention sur leurs mensonges. On se souvient des remous qu'ont provoqués en Allemagne la mise en cause par les étudiants du trust « Springer ».

Après ces quelques mois sur la presse pourrie, jetons les yeux sur l'apport de mai à la presse révolutionnaire. En mai des journaux sont nés. Ils répondaient à l'extraordinaire demande d'information, et au souci de ne pas laisser celle-ci aux mains des trusts (les journaux bourgeois ont fait en mai des ventes record, d'où le mal produit par leurs mensonges). Les numéros spéciaux de *L'Insurgé* et du *Monde Libertaire* ont eu une audience sans doute jamais égalée (pour ces journaux, bien sûr). Les groupuscules avaient quantité de journaux qui reparaissent maintenant sous des noms différents et, sans grande nouveauté, contribuent au regain d'activité politique. Les prochoinois, après l'interdiction de *Servir le Peuple*, s'étaient rabattus en mai sur un journal qui répondait à l'origine à une tactique de front uni : *La Cause du Peuple*. Le miracle était qu'ils n'y parlaient plus de Mao, et que c'était réellement des travailleurs qui s'y exprimaient, à tel point que les idées émises étaient relativement proches de l'anarcho-syndicalisme. Les milieux orthodoxes s'en sont évidemment aperçus. *La Cause du Peuple* semble avoir disparu, pour le moment. Un nouveau journal a été tiré, avec une première page dithyrambique à se rouler par terre, tentant une synthèse entre mai et Mao. Il n'a pas été vendu. De mai subsistent encore *Action* et *L'Enragé*. *L'Enragé* accomplit une œuvre saine de critique des préjugés, des mensonges de la presse bourgeoise, de ses silences complices, à travers des dessins d'un humour sanglant. *Action* cherche à poursuivre un certain esprit « d'unité à la base et dans l'action », né en mai. Là aussi on a le danger de la tactique de front uni. Les militants de courants divers qui constituent les comités d'action, ne risquent-ils pas de se retrouver chacun sur leur position, chacun de leur côté ? Comment les militants marxistes vont-ils concilier le centralisme démocratique avec leur militantisme à l'intérieur de ces comités, qui semblent se rapprocher beaucoup plus d'une conception libertaire de l'organisation ? Une chose est certaine : l'action et la discussion d'individu à individu nourrissent la réflexion, alors que les polémiques entre tendances rivales, chacune par un journal, sont souvent vaines.

Mais *Action* ne vivra dans son esprit actuel que tant que les marxistes voudront oublier le centralisme et retenir seulement la démocratie. Si certains militants ne le gardent pas présent à l'esprit, ils se préparent des réveils durs. *Action* n° 30 ouvre largement ses colonnes aux militants ouvriers de Citroën et de Fiat. C'est tout de même, en soi, un succès de la liaison des luttes étudiantes et ouvrières. Les articles sont solides, riches d'enseignement. Les anarchistes peuvent en faire leur profit.

Démagogie et spéculation

Sur le petit écran, l'autre soir, il était là, tranquille, face à trois interlocuteurs d'intelligente connivence. Il paraît, esquissait, fuyait avec l'habileté remarquable du diplomate éprouvé. Son assurance, sa sérénité incitaient presque à le trouver... honnête. Seuls ses yeux vifs traduisaient son attention méticuleuse à leurrer tout le monde en ne répondant, avec toute la dignité souhaitable, rien de concret. Oui, monsieur Couve de Murville, vous êtes un comédien de classe. D'ailleurs vous êtes, et depuis longtemps, à bonne école... Et pourtant !

Une anecdote récente peut attester de la probité du personnage :

A La Verpillère, dans la banlieue lyonnaise, sont fabriqués tous les groupes hermétiques sous licence Tucumshe. La production comprend une vaste gamme de moteurs destinés à diverses branches de l'industrie. Le département

qui intéresse ici assure la sortie des moteurs réfrigérants. Les « constructeurs » qui en font l'acquisition les distribuent sur le marché sous des marques telles que « Pontiac » ou « Frimatic ». Ce département dépend du groupe financier Claret.

Alors que Pompidou régnait encore sur Matignon, les responsables du groupe s'étaient laissés dire qu'ils pourraient compter sur un prêt important : environ 4 milliards anciens (quand même !) de la part du gouvernement. Chacun sait que Pompidou était prodigue en promesses alléchantes. Vous pensez, il tenait à maintenir l'emploi ! Et notre matois auvergnat ne reculait pas devant un engagement verbal pour... plus tard. L'Etat pouvait se permettre !

Vinrent les événements de mai qui entraînèrent « la mise en réserve par l'Etat » de Pompon et l'avènement de Couve. Ce dernier se refusa à honorer la parole de son prédécesseur : le groupe Claret n'obtiendrait rien de l'Etat, la conjoncture économique ne

En second lieu, l'emprunt auquel est acculé Claret ne manquera pas de rapporter des intérêts au plus grand profit des actionnaires de la société.

Vous imaginez aisément que l'état du compte en banque de ce fier ministre a eu facilement raison de la première décision de l'Etat.

Comme notre propos n'est pas de nous apitoyer sur les déboires de telle ou telle société (nous devrions plutôt nous en féliciter) cette histoire met à jour ce que nous savions déjà.

Admirons d'abord combien l'Etat, cette entité supposée représentative de tous, de l'Ordre et de la Justice, se prête facilement aux manœuvres cupides de ceux qui la manient. « La politique ne se fait pas à la corbeille », cette boutade historique de De Gaulle prend ici toute sa saveur. Les conclusions libertaires ne manqueraient pas d'affluer à l'esprit de chacun, persuadé que cet exemple n'est qu'un échantillon, perdu dans la multitude des autres trafics.

CHRISTIANE.

Il est cinq heures, un réveil à sonnerie stridente le fait sursauter dans son pieu. Il éteint l'appareil à apprendre les langues en dormant, il faut bien se cultiver à temps perdu.

Allez, pas de ramier, debout et au boulot, surtout que ce foutu « bouzin » pris à tempérament...

Quelle heure est-il ? Moins cinq de quelle heure, il ne sait plus, les yeux bouffis, pas du tout réveillé, hier soir pour s'endormir il a pris une pilule, c'est peut-être pas profitable pour apprendre les langues, dans ce cas il ira en consultation chez un spécialiste qui lui conseillera bien des cachets en rapport avec le bon fonctionnement de l'appareil.

Il est groggy, pour avoir la forme il va prendre une autre pilule, euphorique celle-là, et par là-dessus en vitesse un café express, bien serré pour ses nerfs.

Les nerfs ça compte, faut pas en avoir pour dormir et en avoir pour tenir le coup au pied de Pétau, affreux dilemme :

La synthèse, messieurs les philosophes, ne peut être réalisable. Le « boni » tomberait pour l'ouvrier, les diagrammes, les plannings abstraits doivent se réaliser, la production doit être rentable, voyons « c'est l'intérêt de tout le monde ».

D'un pas rapide, talonné par l'heure, il s'engouffre dans l'usine, montrant en passant une carte au gardien qu'il connaît depuis longtemps, c'est le règlement. Il court pour pointer son carton 212 45 16130, la tolérance de trois mi-

nutes permises va être dépassée, il pousse le gars qui est devant lui. Merde ! il va le faire pointer en retard. Un quart d'heure en bas, faudrait pas que cela se reproduise !

Pas de temps à perdre, faut se mettre au tapin. Un chef d'équipe soutenu par un contremaître et un chef d'atelier tout cela sur les reins, joint à un contrôleur maniaque qui tient à sa place ; ils tiennent tous à leurs places, c'est humain, en attendant il lui refuse ses pièces. Mais aussi il doit tenir compte du temps de ses bons de travail établis par un chro-

Les chiens de garde du capital qui forment l'encadrement le poussent « fais un effort, l'usine doit être compétitive ». Il travaille plus vite, neuf heures par jour afin de libérer de la production ainsi un certain nombre d'ouvriers, pour le chronométrier, le surveiller, le contrôler dans ses occupations professionnelles qui souvent, hélas, sont parfaitement inutilisées pour le bonheur des hommes.

Il fait de la présence, et il en redemande, afin de pouvoir accéder aux désirs créés par le monde moderne. Il tra-

âge d'or où la fantaisie était encore possible.

Dans la « Ruée vers l'or », tu prenais le temps de déguster ta chausserie.

Aujourd'hui, au populo, la soupe en sachet en une minute lui est servie, du bifteck haché donc déjà mâché lui donne de l'appétit, en un mot dans les snacks on habitude la clientèle petit à petit, mais sûrement, au repas complet contenu dans la pilule futuriste tirée du charbon ou du silic.

Demain, comme « amuse-gueule » les distributeurs de sandwiches à la salade l'attendront au coin des rues.

Prendre le temps d'aimer n'existe plus, il est devenu par la mode un marathon, une performance, la quantité en peu de temps est un devoir, presque un travail à la chaîne sur les mêmes pièces, maquillage identique ainsi que coiffure et vêtements, jeunes de loin, elles se ressemblent toutes.

La mécanique, la grande série, l'échange standard des modes dans un laps de temps très court a fait son effet.

Lire les journaux à grosses lettres afin d'être plus vite informé : ainsi le jugement hâtif est de rigueur, la culture comme le sport est un entassement rapide des connaissances et des performances, les poètes n'écrivent plus d'alexandrins ils en sont à l'onomatopée.

L'inutile joint à la rapidité devient tout le but de la société du gâchis

Ah ! que vienne le temps du « droit à la paresse » et des briseurs de pendules.

par **POL CHENARD**

nométreur, un homme à pendule, qui, scientifiquement, lui donne la cadence, faut bien que tout le monde gagne sa vie !

Le chrono aux fesses, les temps sont calculés ainsi. Le temps de travail brut est pris à la seconde près, pouvez fouiller dans votre tiroir, vous gratter, faire un pas de danse, rouler du gris quand il est là, fumer des toutes faites une fois qu'il est parti pour avoir du gras, cela ne compte pas. Emmerdé ou non il aura droit à 10 % d'aléas plus 20 % de boni à réaliser.

S'il n'y arrive pas c'est un fainéant, s'il y arrive, les temps doivent être trop bons. L'ouvrier, c'est connu, n'est pas honnête, il ne pense qu'à truander le chrono, il ne veut rien foutre tout en consommant au maximum.

vaille le samedi pour se payer un fauteuil relax qu'il utilisera rarement, par manque de temps.

Il court toute l'année, en août enfin la permission ! il s'allongera sur le sable des heures pour brunir vite. S'il est affranchi il pourra même brunir chez lui par rayons ultraviolets, mais quand ? la nuit évidemment.

Le temps c'est de l'argent, son temps lui est vendu à prix modique afin de s'offrir des plaisirs dirigés.

Quand, bon mouton, il croit lui être nécessaire à son épanouissement.

La vitesse fait l'homme, il fera les Baléares en deux jours à 250, il visitera l'Auvergne à 180 à l'heure.

Charlie Chaplin, tes « Temps modernes » sont dépassés, tu relèves d'un

LE TRAVAIL TEMPORAIRE

Pour remédier au chômage grandissant, la société moderne depuis dix ans nous propose la formule de travail temporaire ou par intérim à grand renfort de publicité. A ce sujet, on peut se poser les questions suivantes :

- Comment fonctionne ce système ?
- Quelles sont les conséquences de ce système sur le travailleur, le travail et le mouvement ouvrier ?
- Est-ce une solution convenable contre le chômage ?
- Qui sont les fournisseurs de travail et ont-ils les reins solides et une influence sur l'économie ?

Un travailleur, pourvu qu'il ait quelque semblant de spécialité trouvera assez facilement un emploi dans une quelconque entreprise d'intérim. Le chef de l'entreprise l'inscrira, le préviendra dès qu'un de ses clients aura besoin d'un employé, lui proposera un salaire horaire au moins égal à ce qu'il gagnerait s'il travaillait dans une entreprise normale, parfois légèrement supérieur, et insistera surtout sur le fait qu'ainsi il peut prendre ses vacances payées quand il veut et qu'il peut les prolonger sans solde ; il demandera au postulant quels sont les horaires qu'il préfère et en tiendra compte dans la mesure du possible ; il ajoutera beaucoup plus timidement : « Vous avez droit à trois semaines de congé payé par an. » Le postulant, obnubilé par les quelques avantages, ne fera pas le calcul qui lui permettrait de trouver que, compte tenu des quelques moments pendant lesquels le patron intérimaire ne pourra pas lui fournir de travail alors qu'il en aurait désiré, de la période de quelques semaines avant que se présente le premier emploi, des deux semaines de congé sans solde qu'il ajoutera à ses trois de vacances payées, il gagnera moins que s'il avait un emploi fixe, à moins qu'il consente à faire des journées à rallonge et à travailler six jours par semaine par exemple, quand ce n'est pas sept.

Le travailleur aura l'impression de vendre son travail (et il n'y a pas de quoi être fier), alors qu'en réalité c'est le patron-intérim (excusez l'expression) qui lui vend de l'emploi comme un bien de consommation ; l'océan de propagande en faveur de ce système en témoigne, car ce n'est pas l'acheteur mais le vendeur qui fait la publicité.

On peut penser, abrutis que nous sommes, que s'il ne résout pas le problème, un tel système limite le chômage. C'est d'ailleurs ce qu'on voudrait nous faire admettre : « Un bon ouvrier ne reste jamais au chômage, ne restez pas sans emploi », sont les formules consacrées que l'on peut lire sur les affiches. Un esprit simple dirait : « Si j'arrive à trouver du travail grâce à un intérimaire, c'est que le client de l'intérimaire a besoin de

moi comme travailleur. La quantité de travail proposée reste la même. Pourquoi ne pas m'adresser directement à celui qui a besoin de moi ? L'intérimaire est un parasite de plus. J'ai déjà trop d'un patron, pourquoi m'emmerder avec deux ? »

Mais s'il est indéniable que pour l'ouvrier, le patron intérimaire est un parasite, à première vue, il en est un aussi pour le patron-client qui a un travail à faire réaliser, puisque le salaire de l'ouvrier, le profit du bureau d'intérim, et les charges sociales seront comprises dans la note qui lui sera présentée même si elle n'est pas rédigée ainsi. L'automatisation, puis l'automatisation, permettent de mener à bien en une période relativement courte des travaux qui nécessiteront pendant leur déroulement un surcroît de main-d'œuvre inutile par la suite ; pendant cette période courte, le profit réalisé sera sensiblement égal à celui qui aurait été obtenu autrefois en plus longtemps à cause des cadences de production plus humaines à l'époque, et qui maintenaient un personnel permanent.

Du point de vue de l'Etat, le patron-intérim est un intermédiaire ; donc une source de revenus par les impôts qu'il paie ou plutôt qu'il nous fait payer par notre surcroît de travail. Alors que les syndicats devraient condamner ce système, ils restent impassibles parce qu'aucun réformisme efficace n'est possible dans un système à la mécanique aussi bien huilée. Notons aussi que par ce système la conception du travail comme effort pour produire ce qui est nécessaire à la vie s'éloigne encore de l'esprit de l'ouvrier qui achète son emploi comme un bien de consommation.

Dans cet état d'esprit, persuadé qu'il a gravi un échelon parce qu'il a les moyens de travailler, l'ouvrier se rend-il compte qu'il se met en concurrence avec son voisin prolétaire comme lui, alors que la conscience dicterait l'union contre ce système d'anéantissement hypocrite de l'esprit de simple réflexion logique et individuelle ?

Michel MUCHEMBLED.

PROPAGANDE

Lors du tumulte de mai-juin, une multitude de slogans fleurirent, barbouillés sur les murs, voltigeant de bouche en bouche, fortement marqués par le sur-réalisme.

« Changer la vie, c'est d'abord changer le langage par un nouveau contenu poétique. »

Tout cela est très bien, dans de petits cercles, entre initiés. En faculté de lettres, chacun peut se défouler. Mais à l'heure de l'action pendant des événements de l'ampleur des dernières grèves, où le temps presse, alors que la pensée doit atteindre en même temps le plus grand nombre de postulants à un renouveau social, il est évident que les slogans émis ne doivent pas porter à trop de confusion parmi le peuple.

— Jeunes intellectuels, si vous croyez avoir touché les prolos, vous vous foutez le doigt dans l'œil.

En ayant à peine saisi le sens de l'action au moment opportun, à l'heure actuelle, ils l'ont même complètement oubliée.

Par exemple, un qui fit carrière et qui fut galvaudé, c'est celui de « A bas la société de consommation ». Aussitôt, tout un tas d'interprétations fumeuses furent échafaudées autour de cette formule, et les pouvoirs, celui en place comme celui en formation, en profitèrent aisément pour dévaluer la puissance de cette contestation. Et, justement, ce n'est pas par pur hasard que toute la bourgeoisie de droite comme de gauche, mit en lumière ce slogan au peuple, suivant leurs propres interprétations défigurées bien sûr — cela leur était facile. Incomprise pour beaucoup alors, dans ce cas ignoré, vers la fin, la vérité fut entraperçue par certains, mais malheureusement avec un décalage et ce fut tout simplement catastrophique pour la prise de conscience du peuple et une meilleure compréhension étudiants-ouvriers.

Le slogan « A bas la société de consommation » permit au P.C. de mieux bernier les travailleurs : ils n'y manquèrent pas.

« Quoi ! ces fils de bourgeois crachent maintenant dans l'assiette au beurre de papa et ils veulent nous donner des leçons à nous, les ventres creux, qui luttons pour que les ouvriers aient plus de bien-être. »

L'argumentation employée toucha au cœur le populo : il n'en pouvait être autrement.

Et même, il n'est pas sûr que toute la jeunesse suivant les mots d'ordre nouveaux ait compris nettement le sens de ce qu'ils rabâchèrent instinctivement subjugués par les événements.

« A bas les mercantis » aurait été plus juste, car la consommation n'est pas un mal en soi, mais c'est la consommation dirigée qui devient dictature sur l'homme. Oui, c'est le mercantilisme sous tous ses aspects qui est à combattre, c'est lui qui est le pouvoir des futilités aliénantes et même nocives ; c'est lui qui exploite même les plus bas salaires dans des proportions énormes ; c'est lui qui subventionne la publicité ; qui entretient la Télé ; qui entretient par là le spectacle idiot ; qui abrutit les masses ; qui contribue à la continuation de l'exploitation de l'homme par l'homme tout simplement.

« A bas le parasitisme social », aurait pu être un autre slogan, où sur le plan moral il aurait pu donner une prise de conscience à la formidable armée des parasites exploités de leurs inutilités, et que c'est la raison pour laquelle « il faut changer la vie ».

Car, ne pas vivre en parasite, ni en mercanti, est la condition nécessaire d'une nouvelle éthique qui permettra de vivre sans obéir ni commander et c'est tout le but de l'idéal libertaire.

Il faut le dire sans crainte de se répéter : « Le devant des portes d'usines n'est pas un club à poètes. »

Le surréalisme, moyen de destruction de l'art bourgeois pour bourgeois, récupéré d'ailleurs depuis longtemps par la société, ne peut servir d'outil de destruction des valeurs de la classe ouvrière, elles sont, sur un tout autre plan, plus pratiques, plus terre à terre...

L'incommunicabilité est de rigueur, la confusion est entretenue, les réformateurs, les théoriciens à la mode pataugent. Ils sont depuis longtemps dans le vaseux. Rien de clair n'est formulé, ils piétinent, ils s'enlisent, ils en ont jusqu'au cou, c'est leur tombeau.

Pol CHENILLE.

La Fédération anarchiste, l'Union des syndicalistes (« Révolution prolétarienne ») et l'Union des anarcho-syndicalistes invitent : TOUS LES COMPAGNONS ANARCHISTES de la région parisienne et de toutes régions militant dans les centrales ouvrières quelles qu'elles soient à assister nombreux à la conférence nationale syndicaliste qui se tiendra à Paris :

1^{er} samedi 7 décembre, de 9 à 20 heures, annexe de la Bourse du Travail, 67, rue de Turbigo, Paris (3^e), métro : Arts-et-Métiers, Réaumur-Sébastopol ou République ;

2^e dimanche 8 décembre, de 9 à 16 heures, au Caveau de la Maison Verte, 127, rue Marcadet, Paris (18^e), métro : Jules-Joffrin ou Marcadet-Poissonniers.

Flâneries parisiennes

Sous cette rubrique, nous nous proposons de publier des souvenirs de la vie politique, artistique et littéraire de ces cinquante dernières années et de rappeler quelques événements auxquels certains de nos amis furent mêlés.

Saint-Germain-des-Prés, Belleville, Montmartre, des quartiers de la ville qui furent façonnés par des hommes passionnés de science, d'art, de culture, de vérité, de justice et dont la petite histoire constitue une parure pour la grande histoire sociale du pays.

N.D.L.R.

— Tiens, Chavancé va au café de Flore, dit Jacques Prévert à sa femme.

Il passait après le dîner sur le boulevard Saint-Germain. Il vint me dire bonsoir et s'assit à ma table. J'étais seul à la terrasse par un beau soir de mai. Le café de Flore venait de rouvrir après une fermeture de quelques jours due à de vagues travaux. Auparavant, une fermeture plus longue, due à d'importants travaux de réfection, avait été assez prolongée pour écarter les anciens habitués qui, de Charles Maurras à Paul Léautaud, en passant par de vieux rentiers du quartier qui venaient y faire leur bridge, quelques écrivains, quelques avocats, quelques peintres, composaient la clientèle d'un café provincial et vieillot.

Jacques Prévert devint ainsi un client du « café de Flore » et ses amis, les amis de ses amis, suffisaient parfois à emplir la salle. Lorsqu'on entrait, on ne voyait que des visages de connaissance. Puis d'autres amis des derniers, qui n'étaient plus les amis des premiers, suivirent le mouvement jusqu'à constituer une foule. C'est ainsi que ce café puis, de fil en aiguille, tout Saint-Germain-des-Prés, prirent leur essor. Grâce à Jacques Prévert, je le répète, et non à Jean-Paul Sartre, comme le veut une légende fallacieuse. Celui-ci ne fut que l'apprenti sorcier qui ouvrit les vannes de l'inondation. Je vais raconter les étapes de cette aventure.

Nous étions une bande joyeuse d'amis turbulents vers les années 1930. Certains d'entre eux sont déjà disparus. C'est pourquoi il convient, quand leur mémoire est encore vivace, de fixer ces points d'histoire. Quelques-uns étaient peintres, d'autres écrivains. La plupart touchaient, de près ou de loin, aux milieux du cinéma en particulier et du spectacle en général. Plusieurs ont fait de belles carrières et sont actuellement très connus. D'autres ont végété ou sont prématurément disparus. Raymond Bussières, Sylvia Bataille, Roger Blin, Paul Frankeur, Guy Decomble, Yves Deniaud, Maurice Baquet, Marcel Mouloudji, étaient du nombre et même plus tard, un peu en marge, Jean-Louis Barrault et Serge Reggiani. Je cite surtout les acteurs car c'est le nom qui retient le plus l'attention du public, par conséquent des lecteurs. Ils exerçaient souvent d'autres professions. Par exemple, Raymond Bussières était commis à l'Hôtel de Ville et venait nous rejoindre après ses heures de bureau. Yves Deniaud et Paul Frankeur étaient camelots et arrivaient la bouche encore pleine de leur boniment et restaient tout aussi volubiles.

Avant d'en arriver au « Flore », nous avions fréquenté un certain nombre d'autres cafés. Non que nous fussions des amateurs d'apéritifs comme les surréalistes qui, à la même époque, buvaient de nombreux mandarins-curaçao au café de la Place Blanche. Nous trouvions commode de nous réunir à la fin de la journée dans un endroit bien éclairé, bien chauffé, pour nous raconter nos événements du jour. Avant donc d'envahir le « Flore », aux alentours de 1936, nous étions passés par quatre ou cinq établissements, que nous quittâmes pour des raisons variées, mais presque toujours pittoresques.

Le premier que je fréquentai (car il put y en avoir plusieurs avant mon arrivée), s'appelait le Saint-Germain. Il était situé au croisement du boulevard Raspail, du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac. Pourquoi l'avions-nous choisi ? Je ne sais trop, mais je me demande si ce n'était pas du fait qu'il était très voisin de l'appartement de la rue du Bac où habitait alors un de nos amis, Marcel Duhamel, futur fondateur de la « Série Noire », à ce moment sur le déclin d'une brillante carrière de directeur d'hôtels.

Curieux garçon ce Marcel Duhamel. Rejeton d'une famille d'hôteliers, il avait abandonné le métier pour rejoindre plus ou moins le groupe surréaliste. Peu de temps auparavant, il avait habité, dans le style phalanstère, une petite maison de la rue du Château avec Jacques Prévert et le peintre Yves Tanguy. Je regrette bien de ne pas les avoir connus assez tôt pour fréquenter cette maison : on ne devait guère s'y ennuyer...

Le Saint-Germain, probablement dirigé, comme la plupart des cafés, par des Auvergnats, se distinguait par l'éclatante beauté des trois enfants du patron, un fils et surtout deux filles, brunes éblouissantes aux dents lumineuses, vers lesquelles convergèrent nos regards. A l'heure actuelle, elles sont certainement mariées, peut-être même grand-mères et leur beauté n'est plus sans doute qu'un souvenir dans ma mémoire. Ainsi s'écoule le temps. S'y réunissaient les membres du « Groupe Octobre », une troupe de théâtre ouvrier, qui jouait dans les usines au cours des grèves, dans les fêtes syndicales ou les réunions du parti commu-

Saint-Germain-des-Prés

niste. Naturellement c'était le P.C., par la personne de Paul Vaillant-Couturier, qui avait présidé à la fondation de la F.T.O.F., Fédération des Théâtres Ouvriers de France, à laquelle appartenait le Groupe Octobre, et il y avait plusieurs membres du parti dans son sein, mais il était surtout dominé par la forte personnalité de Jacques Prévert, son auteur attitré, et de Lou Tchimoukow, de son vrai nom Bonin, son metteur en scène.

Je n'ai jamais appartenu au « Groupe Octobre, mais je le suivais dans toutes ses manifestations. Les pièces qu'il représentait, œuvres d'actualité rapidement écrites par Jacques Prévert, brillaient d'une verve étonnante. Le spectacle n'était pas toujours sur la scène. Le public réagissait vivement aux « chœurs parlés » donnés à l'imitation des troupes ouvrières russes ou allemandes. Un soir, dans le quartier de La Chapelle, les strophes du chœur parlé furent ponctuées de retentissants « vacheries ! » qui partaient du balcon. L'interrupteur fut raisonné. On lui expliqua que les acteurs étaient des camarades qui se donnaient du mal et qu'il convenait de ne pas les interrompre. Rien n'y fit. Le spectacle continua et finit au rythme des « vacheries ! » proférés par l'ivrogne.

Les pièces étaient remarquablement bien jouées par des artistes amateurs. Parmi eux, on pouvait remarquer Raymond Bussières, Yves Deniaud, Sylvia Bataille, Maurice Baquet. C'était, comme on voit, une pépinière de futurs acteurs. Tout ce joli monde était, comme il se devait, de gauche, mais pas essentiellement communiste stalinien. Il y avait même un fumet sensible de trotskysme, dû à l'influence d'Yves Allégret, qui appartenait plus ou moins au parti et au groupe, alors beau-frère de Pierre Naville, secrétaire général de la section Française de la IV^e Internationale. Plus tard, lorsque le « Groupe Octobre » se rendit à Moscou pour participer au concours international de théâtre ouvrier et y remporter la suprême récompense, les remarques sarcastiques des membres trotskysants du groupe nuirent sensiblement à l'effet de propagande qu'on aurait pu attendre de ce voyage.

Le « Saint-Germain » fut le théâtre d'un curieux incident. Un jour, nous remarquâmes que le patron nous examinait d'un regard bizarre. Puis, lorsque nous fûmes tous réunis, il s'avança solennellement vers nous, une lettre à la main.

— L'un de vous, messieurs, a oublié cette lettre, hier.

Il nous tendit l'enveloppe et nous pûmes lire la suscription. Elle était adressée à M. Untel, prison de la Santé : un de nos camarades incarcéré pour quelque motif politique. Nous comprîmes aussitôt la raison des regards soupçonneux du patron. Il se demandait — et quelques questions indiscrettes avaient déjà trahi sa préoccupation — quelle était la profession de ces jeunes gens qui se réunissaient tous les soirs dans son établissement et dont la conversation lui était le plus souvent incompréhensible. L'adresse inscrite sur l'enveloppe avait répondu à sa curiosité. Nous étions des malfaiteurs.

Pendant que nous fréquentions ce café eurent lieu, boulevard Saint-Germain, les grandes manœuvres du 6 février 1934. Un soir, Pierre Prévert termina sa journée au commissariat. Impassible et flegmatique, il suivait un officier de police dans tous ses déplacements, mais tandis que nous nous amusions à le regarder, d'autres policiers le voyaient, et il fut appréhendé sans ménagement. Je crois qu'un coup de téléphone à Gaston Bergery, alors député de Mantes et bien disposé en faveur du petit groupe, le fit rapidement libérer.

Il me semble que ce ne furent pas ces événements, mais plutôt l'abandon par Duhamel de son appartement de la rue du Bac qui motivèrent notre décision, mais nous cessâmes bientôt de nous réunir au « Saint-Germain ».

Nous allâmes au « Deux Magots » pendant quelques mois. Saint-Germain-des-Prés ne ressemblait pas du tout à ce qu'il est devenu de nos jours. Son aspect provincial et vieillot, mitigé d'un caractère artiste, synthèse du noble faubourg et de l'Ecole des Beaux-Arts voisine, n'avait pas encore été perturbé par l'invasion des prétendus existentialistes, venus après guerre, qui n'étaient en fait que les rejetons des riches familles du XVI^e arrondissement, venus s'amuser au « Tabou » et à « La Rose Rouge », comme leurs grand-pères et leurs pères étaient allés à Montmartre, puis à Montparnasse.

Seul le cortège annuel du « bal des Quat'z'arts », qui faisait défilier devant les « Deux Magots » les hordes hurlantes, demi-nues et peintes des rapins, sculpteurs et architectes des Beaux-Arts se rendant à quelque Luna-Park ou quelque salle Wagram et vidant au passage les verres des clients, venait au printemps troubler la terrasse. Je profitais parfois du désordre pour partir sans payer ma consommation, forcé que je confesse aujourd'hui pour la première fois.

Les cafés du quartier et surtout les « trois grands », Lip, Café de Flore, Deux-Magots, avaient chacun une clientèle caractérisée. Les politiques et politiciens de tous ordres fréquentaient de longue date la « brasserie Lip », appartenant à l'Auvergnat M. Cazes, et se mêlaient sur les banquettes, sans distinction d'étiquette, ni de parti, Action française et socialistes au coude à coude, se tutoyant comme au Parlement. Le soir, après minuit, le monde du spectacle rejoignait celui de la politique. Pierre Dux, Louis Juvet, Victor Francen, Pierre Blanchard, Jean Cocteau cou-

doyaient les écrivains André Salmon, Jean Follain et Maurice Fombeure.

Le « Café de Flore », fermé pendant longtemps pour « transformations », accueillait auparavant les bridges des vieux magistrats et les discussions des réactionnaires disciples de Maurras. Il recevait avant la guerre un certain nombre d'écrivains, issus du *Mercur* de France peu éloigné. Dans sa clientèle on comptait aussi un certain nombre de magistrats, parmi lesquels se remarquait le célèbre conseiller Prince, dont le nom devait s'illustrer tragiquement à la suite de son suicide sur une voie ferrée près de Dijon et resta associé aux troubles de rue qui provoquèrent les émeutes du 6 février 1934. Dans l'ensemble, avant notre arrivée, le « Café de Flore » était plutôt un établissement de droite.

Le « Café des Deux Magots » avait une clientèle plus jeune. Les étudiants de l'école des Beaux-Arts, du quai Malaquais voisin, le fréquentaient et équilibraient, par leur jeunesse, les cheveux blancs des membres de l'Institut, venus de leur quai Conti proche. On disait que Jean Giraudoux, alors dans tout le feu de sa gloire, y venait souvent prendre son petit déjeuner, ce qui attirait, tôt le matin, des jeunes gens bou tonneux, épris de littérature toujours surpris de ne pas voir l'écrivain, car le bruit était contourné et se basait sur une clientèle très accidentelle. Il y avait aussi un certain nombre d'Américains, écrivains pour la plupart, venus à la suite d'Ernest Hemingway, de John Dos Passos et de Scott Fitzgerald, alors dans leurs vertes années et séduits par le parfum subtil qui montait de la Seine voisine.

Ce fut d'ailleurs, mais indirectement, cette clientèle américaine qui nous fit abandonner « Les Deux Magots », après une fréquentation de quelques mois. Un soir, Lou Tchimoukow nous déclara que nous ne pouvions plus fréquenter ce café.

— Pourquoi ?

— Ils ont empêché un Noir de consommer ! A cause des Américains...

Sans doute, cette basse concession au racisme (d'ailleurs supposé) de leurs clients américains ne

par Louis

nous permettait plus de nous asseoir à la si jolie terrasse ombragée du clocher célèbre. Puisque l'exclusion d'un homme de couleur justifiait notre départ, nous ne pouvions mieux faire que d'accorder notre clientèle à un café tenu par des Noirs et nous allâmes, pendant quelques mois, à la « Rhumerie martiniquaise » alors propriété des frères Nouville, deux Antillais importateurs du rhum de leur pays.

La « Rhumerie » est un joli café, situé presque en face du carrefour Mabillon, dont la terrasse de bois surélevée domine de trois marches le flot des passants sur le boulevard Saint-Germain. On y buvait — et on y boit encore, je présume — une boisson traîtresse, le punch au rhum blanc, qui s'absorbait comme du petit lait et qui vous montait traîtreusement à la tête. De jolies Antillaises, dont nous pouvions retrouver les plus belles, le samedi soir, au bal nègre de la rue Blomet, traversaient la salle et la terrasse de leur démarche balancée.

L'abandon de la « Rhumerie » eut lieu pour des raisons voisines de celles qui nous avaient fait quitter les « Deux Magots ». Un soir, un clochard quelque peu ivre et d'une insistance joviale qui tendait la main aux clients de la terrasse, voulut poursuivre sa collecte à l'intérieur de la salle. Il refusa négligemment d'entendre l'interdiction qui lui en fut formulée. Le patron, jailli du comptoir, accrocha le mendiant par ce qui lui restait de veste et le propulsa, sans ménagement, vers le trottoir. Aussitôt nous fûmes debout. Cet attentat à la dignité humaine en était plus que nous ne pouvions supporter et la salle du café se trouva en un instant déserte.

C'est que nous commencions à être nombreux autour du noyau initial composé des frères Jacques et Pierre Prévert et des adhérents du groupe Octobre. Il y avait le décorateur Trauner et sa femme Sari, deux Hongrois petits et roux, un autre décorateur, alors assistant du premier Paul Bertrand et Pomme la script-girl, son épouse. Tous les deux construisaient les décors de films, notamment les beaux ensembles des productions, mises en scène par Marcel Carné. Il y avait aussi le photographe Elie Notar et Lala, sa femme. Alice Desselle et son mari Maurice, alors chef de plateau aux studios Pathé de Joinville, devenu depuis un des animateurs du culte semi-religieux, célébré par les disciples de Gurdjeff. Il y avait encore le compositeur Louis Bessières, sur le point d'épouser Gazelle Dabija, ex Duhamel, le décorateur Robert Pontalery ; Fabien Norris et Tony Gonet, les deux séducteurs patentés de la bande, qui amenaient tour à tour de jolies, mais fugitives créatures ; Bernard, un camarade qui devait mourir peu après en Espagne ; Paul Grimault, qui s'essayait aux dessins animés publicitaires et Minnie Denzas, devenue critique de télévision à France-Soir. Léo Malet, qui n'était pas encore auteur de romans policiers, mais vendeur de jour-

avant la guerre

aux à la criée, apparaissait souvent le soir avec sa femme. On rencontrait aussi Julien Eystein et son épouse Arlette, membre charmant du barreau. D'autres encore que je nommerai au long de ce récit.

Lorsque nous partions d'un café, cela se sentait : d'un coup, il était vide. Nous levâmes le siège à la « Rhumerie Martiniquaise », traversâmes le boulevard Saint-Germain et nous installâmes pour quelques mois au « Saint Claude ». Nous suffisions à l'emplir jusqu'à déborder. D'ailleurs, il n'était pas bien grand. C'est là que nous surprit la guerre d'Espagne, à laquelle quelques-uns des nôtres participèrent et même y laissèrent la vie, comme ce fut le cas du pauvre Bernard. Je me rappelle, comme si j'y étais encore, l'instant où j'appris sa mort, sur le boulevard, au pied de la statue de Diderot. C'était le printemps. Un souffle doux et tiède soufflait de la Seine par la rue Bonaparte, les lampadaires s'allumaient. Nous venions de dîner. Un camarade, je ne sais plus lequel, survint et nous annonça tristement la nouvelle. Nous nous regardâmes sans rien dire, puis nous nous assimes à la minuscule terrasse du « Saint Claude ». Au bout d'un instant de silence, l'un de nous parla d'autre chose et la conversation reprit. La mort, pour nous qui étions tout jeune, n'avait pas encore de valeur.

La référence à la guerre d'Espagne me donne à peu près la date à laquelle le groupe de nos amis s'installa au « Café de Flore », c'était aux alentours de 1936. Il faisait doux : nous étions donc au printemps ou à l'automne. La clientèle du café se modifia soudain et augmenta considérablement. C'est à peu près de cette date qu'il faut faire partir la vague de Saint-Germain-des-Prés.

J'arrivais au carrefour Saint-Germain de la rue du Bac où j'habitais alors, au numéro 44, un immeuble célèbre, qui abrita tour à tour André Malraux et sa femme Clara, puis Jacques Prévert qui habita un studio meublé que j'avais abandonné pour faire un film à l'étranger. Mary Garden, créatrice de *Pelleas et Mélisande*, était aussi locataire de l'immeuble, ainsi que Couve de Murville alors fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères et quelques aristocrates du

AVANCE

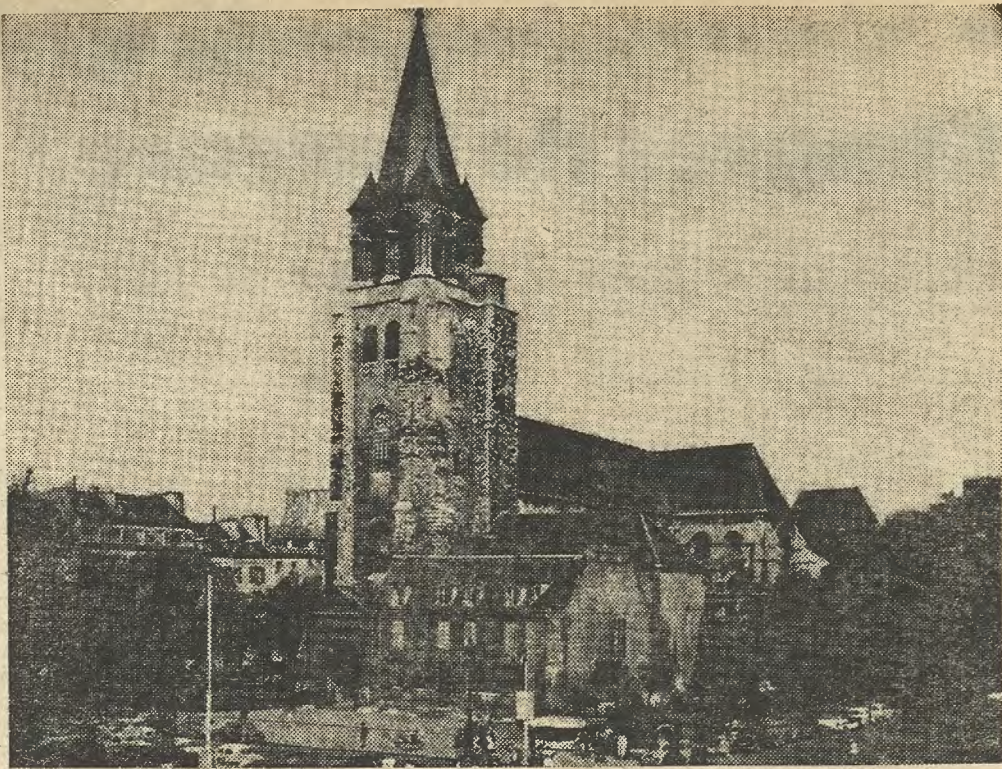
noble faubourg. La maison appartenait au comte Etienne de Beaumont, dit « La Fleur des Pois », parce qu'il passait pour avoir servi de modèle à Toto, duc d'Anche, le héros de la pièce d'Edouard Bourdet, qui porte ce titre et le fait est que Saturnin Fabre, qui interprétait le rôle de Toto, ressemblait étonnamment par coïncidence ou par volonté de l'auteur, au comte Etienne de Beaumont.

Je voudrais pouvoir donner une idée de l'étonnante et incessante gaieté qui caractérisait le groupe que nous formions alors, lorsque nous nous retrouvions vers les six heures au « Café de Flore ». C'était un roulement ininterrompu de réflexions drôles, de toujours spirituelles plaisanteries. Ceux qui ont connu Jacques Prévert à cette époque se souviennent du feu d'artifice que constituait sa conversation, des ripostes instantanées, des appréciations fulgurantes, jamais vulgaires, toujours comiques, souvent profondes sur tout : les événements, les hommes, l'actualité et les faits quotidiens de notre existence. Ses répliques claquaient comme des coups de fouet et par un singulier phénomène d'adaptation, ses amis devenaient brillants à leur tour.

Après avoir bu un verre ou deux, nous allions dîner, le plus souvent sans nous séparer, dans un petit restaurant situé 10, rue Jacob et que notre entrée emplissait aussitôt. La salle était petite, bondée après notre arrivée, la nourriture simple et bon marché. On y dinait pour moins de dix francs. La fumée l'emplissait et, après le repas, il fallait du temps au grand air pour dissiper l'odeur de graisse qui s'était attachée à nos vêtements. Le patron s'appelait Chéramy, bientôt devenu, comme son nom l'y prédestinait, un ami fidèle. Et sentimental par-dessus le marché ! Lorsque nous eûmes abandonné son restaurant, quelques années plus tard — sans motif, par simple besoin de changement —, il était toujours heureux quand nous rentrions par hasard chez lui pour lui serrer la main au passage.

Généralement nous dinions vite, car nous allions presque tous les soirs au cinéma, notamment tous les quinze jours, aux changements de programme de l'Apollo, un ancien théâtre situé à côté du Casino de Paris, actuellement remplacé par un building et un garage. Cette salle permettait de voir une double séance toutes les deux semaines le vendredi jour du nouveau programme parce qu'on donnait ce soir-là, à partir de minuit les films de la quinzaine suivante, ce qui permettait d'en voir quatre entre 20 heures et 2 heures du matin, le cinéma donnant deux grands films par séance. L'agréable coutume du double programme et le droit de fumer dans la salle ont été abolis par une décision arbitraire de la Chambre syndicale de l'Industrie cinématographique. Depuis que le cinéma a perdu les spectateurs par millions sous la concurrence de la télévision, ses dirigeants

A l'ombre du clocher de Saint-Germain des-Prés



voudraient beaucoup rétablir et le double programme et le droit de fumer, mais ne savent pas comment s'y prendre pour avoir trop énergiquement stigmatisé ces coutumes au moment de les abolir.

C'était l'époque des films de gangsters et des grandes opérettes du style *Quarante-deuxième rue*. Nous avions quatre à six heures de coup de revolver, de jazz et de danses de claquettes comme une drogue. Après notre sortie de l'Apollo, vers deux heures du matin, nous regagnions le plus souvent à pied, nos domiciles respectifs situés soit dans le VI^e, soit dans le XIV^e ou le XV^e arrondissement, en couples qui, ma foi, ne se modifiaient pas trop souvent.

Une ou deux fois par semaine avaient lieu des réunions d'un autre genre au « Grenier des Grands-Augustins », alors habité par Jean-Louis Barrault, avant de l'être par Picasso. C'était un immense atelier, situé au sommet d'un vieil immeuble de la rue des Grands-Augustins. D'autres camarades s'y retrouvaient. On y voyait Robert Desnos et Youki, Gilles Margaritis qui exécutait des sketches improvisés ou essayait son numéro de music-hall avec Caccia : l'histoire d'un violoncelle qui se révoltait contre l'instrumentiste. Georges Bataille y préparait les numéros de ses revues ou réunissait des groupes politiques d'opposition de gauche. Singulier personnage ce Bataille, essayiste souvent profond, écrivain épris d'érotisme préoccupé d'une action politique dont il discernait parfaitement les défauts, il a pris depuis sa mort une dimension qu'on ne lui reconnaissait pas de son vivant. Sa première femme, Sylvia, ravissante fille aux yeux pervenche, obtenait au cinéma des succès dus autant à son charme qu'à son talent.

Parfois, Barrault lorsque la réunion ralentissait son rythme et qu'on en arrivait à l'heure des attractions, après le numéro de Margaritis et de Caccia, faisait la démonstration de son grand talent de mime en exécutant l'imitation de cheval, qu'il avait présentée dans l'adaptation mimée, donnée au Théâtre de l'Atelier, du roman de William Faulkner, *Tandis que j'agonise*, devenu à la scène *Autour d'une mère*.

J'ai sous les yeux la liste, reconstituée de mémoire, des amis qui se fréquentaient alors. Bien qu'ils aient tous réussi quelque chose, leur nom n'intéresserait pas le lecteur. Mais que de souvenirs évoque chacun à ma mémoire ! Parmi ceux qui sont parvenus à une certaine célébrité, l'un des plus connus est un de ces deux frères, deux enfants, recueillis par Marcel Duhamel à une fête ouvrière où ils venaient chanter de jolies chansons limousines d'une voix fraîches et juste. C'étaient les deux fils d'un ouvrier kabyle pauvre, mais que leur mère, une Française, tenait propres et bien élevés. Leur institutrice, qui leur avait appris ces chansons en patois limousin, sait-elle ce qu'ils sont devenus ? Plus ou moins adoptés par Marcel Duhamel, ils vécurent longtemps chez lui. Ils l'accompagnaient au « Café de Flore » où ils se tenaient sagement assis, tranquilles, sur la banquette. Pendant la guerre, l'un d'eux, André, frappé de tuberculose, mourut au sanatorium. L'autre, Marcel, grandit, continua à cultiver sa voix. Il était doué pour tout, pour dessiner et peindre, pour écrire, pour chanter. Aussi devint il plus tard peintre, romancier et chanteur. Il se fit connaître sous le nom de Mouloudji.

Je ne résiste pas au plaisir de raconter une anecdote qui dépasse un peu le cadre que je m'étais fixé pour ce récit, puisqu'elle se situe pendant la guerre. Il avait faim, comme nous tous et il avait gardé sa gourmandise d'enfant. En tant que J3, il avait droit à des rations un peu plus abondantes. Un jour, il toucha à la fois ses rations de pâtes alimentaires et de chocolat. Il voulut à la fois manger et satisfaire sa gourmandise et mit les nouilles grises avec de l'eau dans une casserole et y joignit le chocolat, ce qui donna un affreux mélange qu'il fut bien obligé d'absorber.

Maintenant que j'en suis arrivé à la guerre, je revois la terrasse du « Café de Flore », juste le jour de la mobilisation. Ce fut un moment déprimant. On comptait ceux qui étaient partis d'après le numéro de fascicule de leur livret militaire : on se demandait qui partait le premier, le second, le troisième jour de la mobilisation. On félicitait ceux qui avaient la chance d'être réformés. Le café était plein à l'intérieur. Lorsqu'on entra, jetant les yeux autour de soi, on ne

voyait que des amis. Outre les membres du groupe Octobre et les gens de cinéma parmi lesquels il faut citer encore les scénaristes Jean Aurenche et Jacques Viot, les réalisateurs Marcel Cravenne et Nicole Vedrès, les opérateurs Levent, Viguier, la monteuse Monique Lacombe, il y avait des peintres comme Lucien Contaud, des dessinateurs comme Maurice Henry, des écrivains comme Michel Leiris et Raymond Queneau, des gens de théâtre comme Sylvain Itkine, mort en déportation, des journalistes comme Emile Cerquant, ancien critique de cinéma de *l'Humanité*, dégoûté par les évolutions du P.C. et mort cette année, comme Henri Filipacchi, une des têtes des Messageries Hachette, curieux personnage qui se défoulait de ses importantes fonctions en collectionnant les disques, les éditions surréalistes, et en venant boire un verre à l'heure de l'apéritif avec des amis non conformistes, mort lui aussi il y a peu d'années. Des vides se formaient dans nos rangs.

On peut dire qu'à cette époque, Saint-Germain-des-Prés n'existait qu'en fonction du groupe que nous formions. Un jour, nous vîmes arriver un petit personnage au regard divergent. Il s'assit seul à une table et se mit à écrire longuement, comme le faisait symétriquement à une autre table l'écrivain de droite Thierry Maulnier. Parfois une femme au beau profil le rejoignait et il s'arrêtait d'écrire. A d'autres moments on le voyait entouré de deux ou trois adolescents qui l'écoutaient pérorer interminablement. C'était Jean-Paul Sartre qui jouait les Socrate avec les élèves de sa Khâgne et la femme qui le retrouvait était Simone de Beauvoir. Nous sûmes plus tard qu'il avait été attiré au « Flore » par une amie de celle-ci Gégé Pardo, une de nos amies, qui lui avait vanté le parfum d'intelligence qu'on respirait en ce café. C'en fut bientôt fini de la tranquillité dont nous jouissions. Sitôt l'armistice intervenu, à cause du retentissement avant guerre de *La Nausée* et du *Mur*, pendant la guerre des *Mouches*, avant et après l'armistice de *Huis-clos*, les journalistes firent leur apparition et se mirent à faire cliqueter leurs appareils photographiques. Sartre prenait la pose : écrivant, souriant, parlant pensivement avec un disciple, réfléchissant la tête entre les mains, fumant une cigarette les yeux au ciel, bref dans toutes les positions de l'intellectuel de profession. Ces photos paraissaient dans les journaux, avec mention du lieu où elles avaient été prises. Les curieux arrivèrent pour assister au spectacle du maître pensant. Puis de nouveaux journalistes provoquaient de nouvelles poses.

Sartre réprouvait cette publicité, disait-on. Mais il se prêtait au jeu des reporters : « Il faut bien que ces pauvres gens travaillent, affirmait-il, et puis il n'y a pas moyen de les empêcher... » Il convient néanmoins de remarquer que d'autres que lui, non moins célèbres, notamment Jacques Prévert, récemment mis en évidence par l'éclatant succès des *Enfants du Paradis*, restaient parfaitement insensibles à la séduction des photographes et résistaient aux interviews. En peu de semaines, au début de 1946, le « café de Flore » devint parfaitement insupportable et les défections commencèrent.

Pour ma part, j'allai prendre le verre du soir au bar « du Pont Royal », situé au sous-sol d'un hôtel de la rue de Montalembert, presque en face de la maison que j'habitais, et j'y retrouvai quelques transfuges du « Flore », notamment Denise René, directrice de la galerie des « abstraits géométriques » et Vasarely, l'un de ses peintres. Notre tranquillité ne fut pas longue. Peu de temps après nous arriva Jean-Paul Sartre, aussitôt suivi d'une horde de photographes, et la série recommença : poses, nouveaux articles de journaux, arrivées des curieux. J'en viens à être obligé de penser que le père de l'existentialisme était dérangé par un incontrôlable et sans doute inconscient besoin de publicité, dissimulé sous l'alibi : « Il faut laisser travailler les photographes » et « il est impossible de leur échapper ».

Qu'ajouterai-je ? Le quartier Saint-Germain-des-Prés est devenu un centre touristique, s'est constellé de boutiques de luxe et a perdu le calme semi-provincial de nos années de jeunesse. C'est bien notre jeunesse qu'il incarne dans notre souvenir, ce voile mystérieux qui colorie en rose les événements du passé, surtout du passé lointain de nos vertes années.

Congrès de Carrare

Motion sur le point 2 de l'ordre du jour :

« Les libertaires, le mouvement ouvrier et les organisations ouvrières nationales et internationales. »

Le congrès, après avoir entendu les diverses motions présentées par les délégués des Fédérations anarchistes réunies au congrès de Carrare, constate qu'à travers les diverses nuances observées, il existe une identité de critère en ce qui concerne la reconnaissance de l'importance décisive du mouvement ouvrier organisé dans la vie sociale et la nécessité de l'imprégner, chaque jour davantage, de la conception révolutionnaire de la transformation de la société que représente l'anarchisme.

Il constate ainsi que le mouvement ouvrier joue un rôle prépondérant dans le développement, et non seulement sous l'aspect des revendications immédiates, mais aussi pour créer, au sein même de la société capitaliste, ce que seront demain des formes révolutionnaires de la société à venir.

Les syndicats furent, en Espagne, et dans d'autres pays qui ont traversé des périodes révolutionnaires, les instruments les plus efficaces pour la reconstruction sociale.

Les faits historiques montrent que, même lorsque le syndicalisme se limite à une fonction purement défensive des intérêts de la classe ouvrière, il s'affronte avec le capitalisme et avec l'Etat et il se voit obligé de faire face à des situations révolutionnaires.

Le congrès doit ainsi signaler la situation d'une bonne part du mouvement ouvrier tombé, dans de nombreux pays, dans le corporatisme d'Etat ou dans des formes les plus aiguës du réformisme qui, de fait, a converti les syndicats en instruments de l'Etat et du capitalisme privé ou étatique. Nous signalons, pour illustrer cette constatation, ce que sont les syndicats en Union soviétique, dans les pays de l'Est, en Espagne, aux Etats-Unis, dans les diverses républiques d'Amérique latine et dans d'autres pays. A ceci, nous devons ajouter la dépendance où se trouvent de nombreuses centrales syndicales dirigées et dominées, les unes par les partis politiques, les autres par l'Eglise.

Le congrès déclare que les anarchistes,

et même dans les pays où ils parvinrent à créer des organisations anarcho-syndicalistes, n'ont jamais joué dans celles-ci un rôle directeur. Ils travaillent comme ouvriers manuels ou intellectuels au sein des syndicats et tentent de convaincre les travailleurs par la propagande et par l'exemple, les orientant dans un sens révolutionnaire, leur montrant le chemin à suivre pour parvenir à l'émancipation intégrale, en respectant toujours la pleine indépendance des organisations.

Dans ce sens, il faut reconnaître l'œuvre réalisée par les organisations syndicales en Espagne, en Bulgarie, en Italie, en Argentine, en France (il ne faut pas oublier que la C.G.T. fut fondée par les syndicalistes révolutionnaires) et dans d'autres pays, avant la première guerre mondiale, où l'A.I.T. comptait avec des sections importantes. Aujourd'hui, l'AIT continuatrice de la Première Internationale, quoique amoindrie par la destruction de certaines de ses sections par le fascisme et le totalitarisme, continue de défendre les principes et les tactiques de la Première Internationale, étant la seule organisation de caractère mondial à avoir échappé aux déviations réformistes ou totalitaires.

Le congrès estime que les anarchistes, selon leurs possibilités et les caractéristiques des divers pays où ils se trouvent, doivent s'efforcer d'agir dans le mouvement ouvrier, maintenant des relations fraternelles avec les sections de l'AIT et s'intégrant avec elles ou créant, où elles n'existent pas, des sections actives de propagande et d'action libertaire dans les milieux ouvriers susceptibles d'être influencés.

Recommande aussi que l'Internationale de Fédérations anarchistes maintienne des relations et collabore en actions préalablement concertées avec l'AIT.

Le congrès constate, à travers les faits, que seul, lorsque les masses laborieuses sont réunies en organisations syndicales indépendantes à finalité révolutionnaire, et que seul, lorsque les anarchistes pourront s'appuyer sur l'action ouvrière il sera possible de transformer la condition sociale des travailleurs et de tous les hommes en général.

Carrare, le 2 septembre 1968.

PANORAMA ARGENTIN

La situation actuelle découle du putsch militaire sans effusion de sang du 28 juin 1966 réalisé par les Forces Armées (FFAA) qui destituèrent le président constitutionnel, tous les gouverneurs de province, et prononcèrent la dissolution des Chambres législatives ainsi que tous les partis politiques. Le pouvoir fut concentré et mis entre les mains d'un militaire, le général Onganía qui — chose tout à fait inusitée jusqu'alors dans ce pays — exerçait également et « légalement » les fonctions de tous les corps législatifs.

Ce pays où le mouvement ouvrier révolutionnaire et l'action directe avaient atteint le degré de développement le plus grand en Amérique latine et où le respect des libertés publiques était considéré comme définitivement acquis fit l'expérience du premier putsch militaire de ce siècle, en 1930, année de crise mondiale.

Le gouvernement « provisoire » qui fut alors institué fut la première aventure « fascisante » réalisée avec plus de brutalité que de démagogie. Elle parvint à démanteler, par sa répression, le mouvement ouvrier et ouvrit le chemin à des gouvernements pseudo-démocratiques portés au pouvoir grâce à des fraudes électorales et des persécutions systématiques contre les secteurs populaires. Ce régime, de type conservateur à l'ancienne, se discrédita rapidement. Cela coïncida avec un malaise social généralisé et le sentiment de frustration ressenti par les masses ouvrières qui voyaient leurs syndicats réduits à l'impuissance et leurs conquêtes sociales devenir lettre morte.

Cet ensemble de circonstances rendit propice une nouvelle aventure militaire qui se concrétisa par le coup d'Etat du 4 juin 1943 où un personnage alors inconnu, le général Perón, se fit remarquer. Peu de temps après, il se convertit en un véritable Caudillo de droit divin. Alors naquit le péronisme ou « justicialisme » — version créée d'un mouvement d'essence fasciste — qui, en peu de temps, arriva à corrompre et dénaturer le mouvement syndical étendant en outre cette corruption à presque toutes les sphères de l'activité sociale.

Le régime péroniste fut renversé par un autre putsch militaire en septembre 1955. Un gouvernement « provisoire » lui fut substitué qui prétendit « restaurer la démocratie et déperoniser le pays ».

Parallèlement à ce mouvement démagogique qui contribua, au travers d'un pacte honteux, à la mise en place du gouvernement constitutionnel du docteur Frondizi, il y eut une continuité de

camarillas militaires qui, sous le prétexte de s'opposer au péronisme, se constituèrent en un véritable pouvoir « derrière le trône ».

Il est nécessaire de signaler que la structure syndicale centraliste créée sous Perón demeura intacte malgré les différents changements politiques traversés. Il en fut de même pour les règlements qui permettaient aux gouvernements successifs d'être les arbitres suprêmes de la vie des syndicats puisqu'ils pouvaient reconnaître ou ne pas reconnaître leur droit d'existence.

Un tel état de choses auquel vint s'ajouter l'influence directe du pouvoir militaire dont il est question plus haut, créèrent les conditions requises pour l'instauration d'un système totalitaire tel celui issu du putsch du 28 juin 1966 pompeusement nommé par ces instigateurs « Révolution argentine ».

La faillite des partis politiques et de l'organisation syndicale verticale (représentée par la C.G.T.), en tant qu'organes de défense des libertés politiques et des conquêtes sociales, fut un autre des facteurs qui contribuèrent à développer cette passivité. Cette faillite créa dans l'esprit populaire une sensation d'abandon et de déroute qu'il sera difficile de surmonter dans un avenir immédiat.

Quant aux fameux plans de transformation et de développement auxquels ont fait allusion maintes fois ces technocrates et leurs chefs militaires, ils sont restés simples vœux de l'esprit. A ces technocrates est venue se joindre une super-bureaucratie formée par des militaires en retraite et par des idéologues de formation totalitaire dont l'œuvre « en faveur du bien-être social », se limite à la création de structures destinées à consolider un Etat monolithique, dont l'existence repose en dernier ressort sur la surproduction et la sous-consommation imposées à la population laborieuse.

Face à cette délicate situation, aggravée par une passivité générale aberrante, l'impératif immédiat pour les militants ouvriers et libertaires est d'affirmer un esprit de résistance populaire semblable à celui qui, sous des régimes similaires, a sauvegardé la dignité collective en mettant un frein aux débordements autoritaires et en organisant un mouvement libre de velléités démagogiques et de toute funeste spéculation sur la conquête du pouvoir.

Telle a été l'invariable attitude du mouvement libertaire argentin dont la position a été largement corroborée par l'expérience de nombreuses décades de lutte permanente.

(De notre correspondant.)

ZONES D'INFLUENCE

Considérant l'existence des Etats, phénomène non naturel, la division du monde en zones d'influence occasionnée par leur présence est inévitable.

Au cours de l'évolution des groupements humains, si l'on tient compte des différentes étapes de transformations sociales, le rapport des forces reposait sur un nombre limité de valeurs. Ainsi l'influence d'un groupe ethnique sur un autre s'exerçait par un apport dans les multiples domaines de la pensée et de la technique. Influence presque toujours imposée par la puissance militaire du vainqueur et la soumission du vaincu. Conséquence du progrès de la science et des techniques, impulsée par une classe bourgeoise dominante et puissante, la société se mua rapidement du type artisanal en type industriel. La possession et l'exploitation des richesses du sol, le progrès technologique des industries et leur nécessité de trouver des débouchés commerciaux modifieront profondément l'influence respective des nations. Non plus totale, comme dans l'ancienne société, l'influence prit un nouvel aspect : la domination économique ; domination favorisée par le jeu politique de l'Etat.

Les Etats industriels, dans leur lutte incessante de suprématie économique, justifiée par diverses considérations politiques — au prix de crises et de guerres — maintenaient tant bien que mal, le temps de penser les plaies, un équilibre instable. Cet ordre normal des choses — désordre normal — aurait pu rester inchangé si une forme nouvelle d'organisation de la société n'avait vu le jour : l'Etat-patron faussement engoncé du terme socialiste.

L'avènement de la société marxiste eut deux conséquences extrêmement importantes pour l'avenir du monde : 1° la nécessité pour chaque Etat de redéfinir les nouvelles structures de son économie, de sa politique et de sa stratégie militaire ; 2° l'inévitabilité

d'une division du monde en deux systèmes d'apparence antinomique.

D'une part l'U.R.S.S., en se construisant suivant un rythme de croissance rapide, ne tardait pas à devenir une grande puissance et à représenter, face au monde capitaliste, un cancer intolérable capable de ronger leur système ; d'autre part, les Etats-Unis dont le potentiel industriel et financier subjuguait l'Europe et toutes les parties du globe. Inéluctablement se dessinaient deux forces rivales capables de se tenir tête mutuellement. Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique, occupant l'Europe orientale et une partie de l'Allemagne, disposa dictatorialement du devenir des pays de l'Europe de l'Est. Dès 1945, notre continent divisé subit l'influence des « deux Grands » et l'on peut affirmer que, dès ce moment, la politique des blocs commença virtuellement ses méfaits.

Les progrès technologiques de l'armement étendirent en ces deux extrémités le spectre d'emploi de la violence : d'une part en reculant les limites de tolérance de la violence politique, et d'autre part en élevant le seuil à partir duquel on « ouvre le feu ». Conscients sans doute du danger que fait planer le rival « les deux grands » font passer leur lutte par le biais de conflits indirects dans les différentes parties du monde. « Créer de nouveaux Vietnam », comme le disait Cornelius Carmichael, correspond à cette stratégie de « guerre froide ».

Pourtant nous nous apercevons dans les années à venir que la conception du monde divisé en deux blocs, s'effritant déjà peu à peu, fera place à de nouvelles forces. La politique gaulliste d'indépendance, la construction d'une force de frappe française, aussi insignifiante et ridicule qu'elle puisse paraître, vont contribuer à la déconstruction de la politique des blocs. La

Chine semble vouloir jouer un rôle de plus en plus actif dans la domination du monde. Si la guerre froide religieuse des deux Grands du communisme ne se manifeste principalement pour le moment que par un brouhaha de critiques et d'injures ; si les attaques contre « l'impérialisme américain » ne sont avant tout que des excès de langage ; la « politique révolutionnaire chinoise » par l'acquisition d'un armement atomique puissant, risque de subir d'importantes modifications. Car en fait, l'important pour un Etat possédant l'arsenal atomique réside, bien sûr, par sa valeur dissuasive, mais aussi parce qu'il suppose une société industriellement avancée. Qu'arrivera-t-il alors ?

Peut-on prévoir les bouleversements qui se feront dans un avenir plus ou moins éloigné ? Assurément non. Les relations économiques et politiques entre « l'Est et l'Ouest » se compliquent et nous amènent à la constatation dépassée d'une séparation de l'Europe et du monde en deux blocs. Le traité de non-dissémination d'armes nucléaires n'est signé que par ceux qui possèdent un stock considérable de bombes et par ceux qui ne peuvent pas en posséder...

Quelle que soit l'orientation décidée, orchestrée par les maîtres du monde, l'humanité entière souffrira de la politique d'influence exercée par les Etats. L'existence de ce danger dépend de l'existence des Etats. Nous ne pouvons nous borner à une propagande pacifiste. Loin d'être stérile, très efficace dans certaines situations, elle est insuffisante. De nature révolutionnaire et de dimension internationale, ce problème s'intègre à la lutte de transformation globale de la société : Révolution politique contre l'autorité, Révolution sociale contre les structures existantes : deux faces d'une même médaille.

Roland PIERRE.

Désormais, dans l'histoire révolutionnaire, il y aura deux périodes : avant mai 1968 et après mai 1968.

Avant mai 1968, les peuples se trouvaient sous l'éteignoir. Plongés dans les délices de la société de consommation, qui avait été pendant longtemps l'idéal de nos pères, les travailleurs de l'Est comme ceux de l'Ouest conditionnés par les partis, les Eglises et les Syndicats s'endorment. Ils laissent le soin à d'autres de penser et d'agir pour eux. Ramenés au rang de fidèles, ils ont leurs dieux, leurs messies, leurs papes, leurs prêtres. Aujourd'hui, on a sa carte, on est engagé. Pour 80 % de la masse, le dérisoire bulletin de vote est le seul acte politique, l'acte de démission. Plus d'individu, plus de conscience, rien que des troupeaux. Fonctionnalisés à l'extrême, les hommes n'agissent plus par eux-mêmes. Ils attendent les ordres, les instructions des têtes pensantes, des grosses têtes.

Economiquement, intellectuellement, les travailleurs sont devenus des robots. Certes, dans le système, il y a des pannes. Les robots s'arrêtent, le courant manque, des pièces se cassent. Mais les spécialistes veillent. Ils réparent, ils rafistolent, ils replacent les machines défaillantes dans le « cadre », dans la « conjoncture », dans la « ligne », dans « le vent ». Mais rien ne change, tout continue, la machine ronronne sous l'œil du maître qu'il soit de Washington, de Moscou ou de Pékin. Pas d'histoire, mais faites-nous confiance et vous verrez ce que vous verrez. — Merci. — Et le résultat le voici.

En 1968, malgré les progrès techniques réalisés, malgré une élévation certaine du niveau de vie, il n'en reste pas moins qu'en pourcentage des revenus nationaux l'exploitation des travailleurs est, aujourd'hui, plus féroce qu'elle ne l'était avant la dernière guerre. En 1968, les travailleurs courent après la semaine de 40 heures qui était acquise en 1936.

En 1968, dans les pays occidentaux nous en sommes à l'âge d'or du capi-

talisme. Le capitalisme qui écrase tout, l'homme physique, l'homme esprit. Le projet maximum, la rentabilité sont devenus des mots clefs, les seuls dynamiques du système. Et, sous le prétexte de mieux lutter contre lui, les partis de gauche, les syndicats se sont intégrés au système. Finalement, ils s'y sont identifiés, et ils ne tirent leur raison d'être que de lui. A l'Est, après des révolutions qui ont eu toute notre sympathie et tout notre appui, le socialisme s'est instauré. Le communisme est en marche. Mais quel communisme ? Un communisme autoritaire qui, lui aussi, écrase l'individu dans tout ce qu'il a d'original et d'attachant. Une société sans classe s'est, en principe, édifiée. L'exploitation de l'homme par l'homme a, en principe, disparu. Les conditions nécessaires à la vie matérielle des hommes ont, en principe, été mises en place. Mais en même temps, nous avons vu se développer, l'uniformité des pensées, la monotonie des troupeaux, le conditionnement des esprits, l'absence de confiance en l'individu, la référence constante au groupe, au parti, à l'Etat. Ce socialisme nous n'en voulons pas, ce n'est pas le nôtre.

Après mai 1968, tout s'illumine d'un soleil nouveau. Certes, pour parler comme nos technocrates distingués, le contexte est le même, mais l'éclairage a changé. D'où vient soudain cette lumière ? Des étudiants de Berlin, de Varsovie, de Prague et enfin de Paris. Au milieu de l'apathie générale, leur révolte a éclaté comme un coup de tonnerre. Ils ont dit NON. Non d'abord pour le principe. NON à la société. Là nous retrouvons les idées qui nous sont chères. Car pour nous anarchistes, l'anarchie est avant tout un état d'âme, une contestation de tous les jours, une révolution permanente. Tout le monde fut surpris, les gouvernements, les bourgeois, les révolutionnaires patentés, les syndicats anesthésiés. Pas nous, car enfin la démonstration est faite : tout est possible quand l'homme veut s'exprimer et participer. La démonstra-

tion est faite que les groupuscules, considérés avec dédain par la gauche en général et le parti communiste en particulier, peuvent être le levain qui peut soulever tout un peuple. Nous ne voulons plus entendre parler de « l'unité à la base », des « programmes communs » leur constitution, leur élaboration endorment les travailleurs, leur inculquent la certitude que sans cela il n'y a pas d'action possible. On attend que s'élaboré le programme, que se soude l'unité, il y a toujours des retardataires, des opposants qu'il faut convaincre, des paragraphes où il manque une virgule. Alors on réunit des comités, des commissions d'études, des assemblées générales, on constate le désaccord, on constate les absences et on recommence. Nos révolutionnaires patentés sont devenus d'habiles bureaucrates ; des technocrates qui rivalisent avec ceux du pouvoir. Ils parlent un langage que les travailleurs ne comprennent pas tellement, il est technique et leur soi-disant savoir sert à asseoir leur autorité. De cette carence naissent les postulats les plus absurdes comme « le passage au socialisme par les voies pacifiques ». Oui, les capitalistes attendent calmement le résultat des élections pour remettre leurs usines aux travailleurs. De qui se moque-t-on ? Oui, les groupuscules ont fait la preuve que la bataille des idées mène à l'action. Ce sont les travailleurs qui discutent et ce sont les travailleurs qui agissent. Plus besoin de comité central, de bureau confédéral, plus d'ordres venus d'en haut. Rien que des idées qui bouillonnent et qui se répandent dans la rue.

Cette démonstration, nous l'attendions de la classe ouvrière. Ce sont les étudiants qui nous l'ont apportée. Merci. Les yeux se sont ouverts, les esprits commencent à penser par eux-mêmes. Au petit matin du samedi 11 mai 1968, camarades étudiants, vous avez été trahis par les dirigeants de la gauche et des syndicats. Vous attendiez derrière vos barricades les ou-

vriers. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point ils étaient conditionnés. Ils seraient venus si l'ordre leur en avait été donné. Mais cet ordre n'est pas venu — volontairement. Le lundi 13 mai grève générale de 24 heures. Lundi 13 mai 1968 grève de 24 heures, c'est du folklore pseudo-révolutionnaire. Samedi 11 mai 1968, grève générale illimitée, c'était la révolution.

Et maintenant, que faire. Aujourd'hui, nous sommes sûrs que tout n'est pas perdu, qu'en réalité tout commence. Nous devons discuter avec tous, étudiants, ouvriers, paysans, nous devons entretenir la contestation permanente. Nous devons libérer les esprits, pousser les hommes à prendre leurs responsabilités, à éviter qu'ils s'en remettent aux bergers.

Nous n'avons pas la prétention de dicter un programme aux travailleurs avec ou sans leur participation. Notre socialisme libertaire sera celui que les travailleurs mettront en œuvre pendant et après la révolution. Nous ne disons pas à la classe ouvrière, voilà où est ton bonheur. La société socialiste de demain sera la résultante de l'expression des désirs de chacun face aux désirs des autres. Cet équilibre sera la seule loi socialiste. Dans les usines, les champs, les bureaux, les universités des discussions s'engageront, il y aura des divergences, des accords, des compromis. De ce bouillonnement sortira l'évidence socialiste. Plus de représentants, plus de gouvernements, rien que des gros responsables qui exécuteront les directives d'en bas, contrôlées par en bas. Et s'il y a des traîtres, des profiteurs, des égarés, la révolution permanente neutralisera les uns et aidera les autres.

En ce mois de mai 1968, nous ne sommes plus seuls, il y a beaucoup d'anarchistes qui s'ignorent, à nous de les découvrir. A nous de redonner à l'individu toute sa plénitude. Apprenons-lui à prendre conscience de toutes ses possibilités, son destin est entre ses mains. Il ne faut pas qu'il abdique.

Claude CONTE.

« Tant qu'il y aura un panneau Défense de camper je serai révolutionnaire. » Cette définition fut adoptée pendant longtemps par les ajistes, montrant qu'ils étaient très en avance sur les événements actuels et sur les mouvements étudiants.

« Il est interdit d'interdire » n'est qu'une mise à jour de la dialectique... une réponse à ce trop fameux « Le stationnement est interdit aux forains et nomades sur tout le territoire de la commune », qu'on peut lire un peu partout en territoire français, belge ou italien.

Les intéressés visés par cette affreuse ségrégation, habilement conseillés, avaient tourné pour un temps cet arrêté municipal

par **Alex BRIANO**

en prenant tout bêtement une licence de camping.

Ce n'est guère possible aujourd'hui avec la terrible mention inscrite à l'entrée de nombreux terrains de camping et caravanning : « Interdit aux forains et nomades ».

De guerre lasse, certains groupes de Gitans, un peu fortunés, achètent un lopin de terre, établissent des résidences de fortune (et toutes secondaires) afin de continuer leurs activités : marchands ambulants, forains, vanniers, ferrailleurs, etc. Mais ils ne comptent guère sur les ségrégationnistes locaux qui leur expédieront au premier prétexte les gendarmes.

Or, un nomade est toujours coupable. Son premier crime c'est de n'avoir pas le cul terreur ! Et si par hasard il n'est pas de nationalité française, son expulsion arrivera d'office.

Le raciste ignorant reproche aux Gitans de ne pas vivre comme lui, comme tout le monde. (C'est d'ailleurs le même bonhomme qui reproche aux Juifs de ne pas se convertir à quoi ?) afin de résoudre le problème juif — par la disparition de la religion juive). N'essayez pas de lui faire admettre qu'il existe des nomades en Europe occidentale alors qu'il ignore que beaucoup de commerçants, sans appartenir au peuple gitan, sont parfois moins sédentaires, allant de foires en marchés, de ville en ville. Et que dire des bateliers ? Et les gens du cirque ?

Et qui connaît le martyre qu'endurèrent les Gitans et les Tziganes par les nazis de 1941 à 1945 dans les territoires occupés d'U.R.S.S., de Pologne, de Yougoslavie ?

La ségrégation en France et en Europe : Gitans et Tziganes

On estime à 600 000 les Gitans et Tziganes qui furent exterminés.

Les moyens d'extermination variaient entre : les tueurs spécialisés opérant en rase campagne, les camps de la mort expéditive, entre autres Treblinka et Auschwitz, et enfin stérilisation des hommes et des femmes afin d'empêcher que la semence ne s'éparpille à nouveau dans toute l'Europe ! « Ils n'ont qu'à vivre comme tout le monde », insiste le bouseux, qui accuse les nomades de lui chaparder ses volailles, ses fruits ou ses légumes.

C'est bien ce qu'on essayait de faire des semi-sédentaires. Pauvres gens qui ne savaient pas à quel mur ils allaient se heurter ! Des lois aussi connes qui leur collent un carnet anthropométrique et assimilent tout le peuple gitan à des interdits de séjour, empêchent la scolarisation car rien n'a été prévu pour eux, alors qu'il existe des dispositions particulières pour les enfants de bateliers. Et essayer de trouver des emplois quand on se nomme Pérez ou Diego, qu'on ne sait si demain le « trou de l'air » ne vous donnera pas envie de partir à 300 bornes voir les cousins qui reviennent du Nord et s'en vont en Espagne. Les patrons n'aiment pas ça ! Ce n'est pas une raison parce qu'on est au S.M.I.G. qu'il faut prendre des libertés et vivre comme on l'entend.

Mais les Gitans et les Tziganes sont assez forts aujourd'hui pour ne pas se laisser importuner par les paternalistes de tout crin, en commençant par des spécialistes qui s'occupent de tziganologie (oui, oui, ce truc-là existe) et en passant par les dames patronesses de diverses Eglises, venant faire leur putain de charité.

Comme sur de nombreux autres problèmes sociologiques, des rapports s'accumulent, faits souvent avec la participation des intéressés. Chacun s'empresse de mettre en évidence de prétendus retards culturels, des sentiments de résignation et surtout aucun vrai système d'organisation sociale.

Comme toujours, on a jugé, condamné sans connaître parfaitement. Comment juger un nomadisme ? Par un sédentaire qui a plusieurs siècles de routine sur le dos.

L'autre jour encore, illustrant un peu ce propos, le guitariste Manitas de la Platas, qui est originaire de Sète, a dit à la radio, qu'il ne quitterait jamais sa caravane, alors que ses cachets lui permet-

traient de vivre dans une demeure XVIII^e comme n'importe quelle vedette de variétés.

Pour les français ségrégationnistes, qu'il serait agréable de mettre les nomades en réserve, style U.S.A., du côté des Saintes-Marie-de-la-Mer de préférence, cela ferait plus exotique et on pourrait aller les voir jouer de la guitare, assister à leurs veillées passionnées sans risque qu'ils vous proposent des dentelles ou de l'élastique !

PRÈS DE NOUS

LE CONGRES DE L'U.P.F.

Le Congrès national de l'Union Pacifiste de France aura lieu, le dimanche 17 novembre 1968, à Colombes (Hauts-de-Seine), salle du Centre administratif, rue de la Liberté (à côté de la mairie), à 9 heures et à 14 heures.

Parmi les questions à l'ordre du jour, le problème du désarmement unilatéral tiendra une place importante.

Moyens d'accès : trains tous les 15 minutes par St-Lazare-Argenteuil (descendre à Colombes) ou par St-Lazare-St-Germain (descendre aux Vallées). R.A.T.P. 164, 166, 167, 176.

Parking près de la gare de Colombes, sous le viaduc.

BREST

Le dimanche 3 novembre, 10 heures, Maison du Peuple, bureau 10, très importante réunion de la S.I.A., Section de Brest, au cours de laquelle une causerie sur la guerre de 1914-18 sera faite qui en démontrera les horreurs, qui rappellera les crimes, des conseils de guerre avec exemples à l'appui, les hécatombes humaines pour le profit des généraux en mal d'honneurs, les responsabilités d'un Raymond Poincaré tant dans son déclenchement que dans son déroulement. Face aux masques guerriers que tous les vrais amis de la Paix soient présents à cette réunion et la fasse connaître.

FOYER INDIVIDUALISTE

(Café St-Séverin, 3, place St-Michel, Paris) Métro St-Michel

Causerie le dimanche 17 novembre, à 14 h 30

« Tristan CORBIERE »

par Bernard SALMON

Réunion du Foyer les vendredis soir

8 et 29 novembre

Le « Drapeau Noir », bulletin local

d'information libertaire, va paraître prochainement. Nous demandons à tous ceux qui sont susceptibles de nous fournir des renseignements sur des problèmes concernant le 14^e arrondissement, de nous les faire parvenir le plus rapidement possible à : Groupe socialiste libertaire Albert-Camus, 3, rue Ternaux (11^e). Nous remercions également.

NE DITES PAS :

« Nous ne pouvons rien changer à l'ordre des choses. »

Nous serions encore dans la servitude et la misère si nos aînés avaient tenu le même raisonnement.

A la suite de l'étude de Maurice Laisant sur l'enfant parue dans « Le Monde libertaire » (N° 141, avril 1968), une correspondance s'est engagée entre Georgette Ryner et notre collaborateur.

Nous pensons utile de la faire paraître ici, ce qui apportera une lumière nouvelle sur une question chère au cœur de tous les anarchistes et de tous les esprits libres.

Cher ami,

J'ai lu avec un vif intérêt votre bel article sur l'enfant et je me permets à ce sujet de vous soumettre quelques réflexions.

J'ai été parmi ceux qui admiraient Rousseau, qui ne voulaient détruire aucune vie animale ou végétale, mais j'ai dû constater que la création n'était pas l'œuvre d'un Dieu bon et qu'il faut endiguer certaines eaux, canaliser torrents et instincts, détruire parfois. J'admire l'art du jardinier, celui du vigneron qui aide la nature, élague, taille, supprime ou favorise. Je ne crois plus que l'enfant est bon « sortant des mains de la nature » mais qu'il y a chez lui des tendances, les unes à développer les autres à réfréner.

Avez-vous vu le plaisir que ces petits hommes ont à se battre et à démolir plus qu'à construire ? A nous de leur montrer la valeur de la vie, le respect que nous lui devons, de leur inculquer le culte de toute beauté, le mépris pour la lâcheté.

Comme vous je suis, bien sûr, contre la tyrannie des parents ; elle ne peut créer qu'hypocrites révoltés ou êtres amorphes. Il y a, je le sais, des parents bourreaux — les faits divers nous le rappellent trop souvent — et des parents tyrans, mais de plus en plus je vois la démission des parents devant leur tâche. L'enfant a besoin d'autorité, j'entends celle que vous définissez vous-même : ascendante fait d'intelligence, de contrôle de soi et de calme, de connaissance, j'ajoute : d'amour.

D'accord contre les châtimements qui ne convainquent pas et sont, tâches, l'arme du fort contre le faible, d'accord pour montrer beauté, sens du merveilleux, poésie, justice, d'accord aussi pour ne pas imposer nos idées à l'enfant qui n'est pas doué encore du sens critique.

Et malgré nous, ne l'influons-nous pas pourtant par les conversations qu'il entend et les choix qu'il nous voit faire ?

Mais j'en viens aux objections, fruits de mes observations sur de nombreux enfants ou adolescents. Je pense que le tout petit ne sait pas choisir ; lorsqu'une maman demande à son bébé (2 à 3 ans) : « Que veux-tu manger aujourd'hui ? » je crains qu'elle commette une erreur. Peut-il savoir ce qui lui convient ? De plus il devient capricieux, exigeant, puis un vrai petit tyran. L'un ne veut que de la viande, l'autre uniquement des purées alors que la nourriture doit être variée ; l'un ouvre le réfrigérateur, boit avec excès du jus de pomme, l'autre dans le buffet prend sucre et bonbons, que nous savons nuisibles.

16 mois : le vocabulaire est restreint, il se compose à peu près de 3 mots : « Elle veut, elle veut pas ». Ne confondons pas caprices avec volonté ou noloné. Ce qu'elle veut c'est monter sur les genoux des parents quand ils sont à table et « patouiller » dans les assiettes, ce qu'elle ne veut pas c'est se coucher à une heure raisonnable, ce « qu'elle veut » c'est trotter jusqu'à ce qu'elle tombe, épuisée, sur les coussins.

En voilà de plus grands : « Ils veulent » danser sur le divan dont ils ont cassé les ressorts et hurler au lieu de jouer dans le jardin ensoleillé, pêcher avec un bâton au risque de tomber dans le fossé plein d'eau bourbeuse, etc., on ne peut énumérer toutes les sottises, parfois dangereuses, que se permettent des garçons laissés libres de toutes initiatives.

Encore deux exemples entre cent : Valérie 9 ans passe son temps devant les écrans de télévision au lieu d'aller jouer et vous chantera toutes les chansons à la mode ! Carole, 15 ans, en Bretagne, reste dans la chambre d'hôtel tandis que sa sœur profite des plages ; elle refuse de faire la gymnastique corrective qui lui serait nécessaire. Les résultats sont là vraiment regrettables.

Je pense que dans ces différents cas les parents ont manqué de courage, ils ont essayé de convaincre, confiés dans la raison et les sentiments. Peut-être ont-ils persuadé mais la volonté n'est pas intervenue agissante. N'était-ce pas alors à eux d'y suppléer et de savoir, mais oui, imposer ? Ne devons-nous pas tous reconnaître qu'une discipline est nécessaire et des règles de vie ? Les libertaires savent mieux que quiconque que la liberté ne se confond pas avec la licence effrénée.

En compensation je connais des parents, des éducateurs qui accomplissent fort bien leur tâche difficile dont les modalités varient avec chaque enfant. Il y faut douceur, patience et fermeté, ne pas brimer mais guider, diriger, montrer qu'il y a des limites aux désirs et des choses qu'on ne peut s'accorder, d'autres, par contre, qu'on doit savoir se commander.

A vous qui aimez l'enfance, en connaissez les richesses, les possibilités, à vous qui savez combien le bouton est fragile et qu'il est nécessaire de le ménager, le favoriser aussi pour que la fleur s'épanouisse, j'ai voulu dire les pensées que votre article a suscitées. Et nous nous rejoindrons certainement dans l'amour et le respect de la jeune plante qui croît, toute grâce, toute beauté, toutes promesses.

Georgette RYNER.

6 mai 1968

Chère Amie,

Merci d'abord du soin que vous avez pris à me lire.

Merci plus encore de la peine que vous prenez de m'écrire pour me faire part de vos réserves et de vos observations.

Je relis votre lettre et mon article et je ne vois pas de différence profonde dans nos points de vue.

Tout d'abord si, comme vous, j'ai été plus ou moins rousseauiste, comme vous aussi j'ai évolué en ce domaine, instruit par l'expérience, car si je n'ai pas professionnellement été amené à m'occuper des enfants, j'en ai cependant une certaine expérience pratique, les ayant toujours aimés, ce qui m'a valu de les avoir rapidement sur les bras, car je soutiens que l'enfant a, dans ce domaine, un sixième sens, et qu'il sent qui l'aime.

Donc, premier point, je ne crois l'enfant ni bon, ni mauvais, mais (comme son aîné) cédant à ce qui est pour lui de plus d'intérêt.

Il pratiquera donc le bien et le mal, selon que l'un ou l'autre sera payant.

C'est là que le milieu porte ses responsabilités par la justice qui y régit, et par l'exemple qu'il donne.

Les enfants joueraient-ils aussi systématiquement à des jeux guerriers (je tiens compte de leur combativité qui pourrait être orientée utilement pour eux et pour tous) si, du cinéma à la télévision, de l'Histoire de France enseignée dans les écoles, aux livres et revues qu'on leur met en main, tout ne glorifiait pas la violence de la loi de la force ?

Sur le plan familial, c'est par les mêmes usages que les parents témoignent d'une quelconque supériorité.

Je ne puis penser sans effarement aux multiples moyens dont les parents disposent vis-à-vis de leurs enfants, et auxquels ils semblent aveugles.

Leur soif de tendresse, leur fierté qui est un support de vie pour eux, comme pour leurs aînés, leur sens de la justice et leur notion de la réciprocité déjà signalées dans mon article.

Mais voilà, tout cela demande du temps et les adultes n'en ont pas, même s'ils en consacrent à mille stupidités.

Est-ce à dire que tout est dû à l'enfant ?

Non, je pense, et je l'ai écrit dans mon article, qu'il est nécessaire, indispensable, que la vie d'autrui limite les débordements de celle de l'enfant.

Cela résume tout, et en un mot, le fait de ne rien lui céder qui lui soit contraire ou qui soit préjudiciable à autrui.

L'enfant ne sait pas choisir, dites-vous, et c'est en partie vrai, mais que fait-on pour lui apprendre à savoir choisir, et quel exemple lui donnent nos propres choix ?

Quant aux concessions, que sont-elles sinon des fuites de responsabilités ?

C'est ainsi qu'on laissera l'enfant s'em-

parer d'un objet fragile et qui n'a pas place dans ses mains, avec cette recommandation stupide : « Bon, prends-le, mais ne le casse pas », ou encore lorsqu'il ouvrira le tiroir d'un meuble où il n'a rien à faire : « Bien, mais ne dérange rien ».

N'ai-je pas raison de dire que neuf fois sur dix les parents méritent les gifles qu'ils donnent ?

Car c'est bien ainsi que les choses finiront, par cet argument suprême qui consacre le droit du plus fort.

Quel doit être le rôle des parents ? De tracer à l'enfant la limite de son domaine.

Il n'est pas dans ma pensée qu'il doit cesser d'être un esclave pour devenir un tyran, si ce n'est par la tyrannie qu'imposent ses besoins et sa faiblesse.

Et là, je soutiens que c'est à ceux qui ont pris la responsabilité de lui donner vie qu'il appartient d'assumer leur tâche avec ses sujétions.

Vous parlez de démission, le mot est juste et le fait est patent, mais je constate que cette démission s'assortit fort bien des brutalités.

Le même homme qui fuit ses responsabilités revendique son autorité.

Il ne prendra pas le temps de s'occuper de son enfant, de se pencher sur l'éveil de son intelligence, sur ses soifs de curiosités ; il est trop pris par son tiercé, sa belote et le reste.

Demandez-lui donc de s'abstenir de fumer dans la chambre de son enfant, demandez-lui donc de renoncer à son cinéma pour lequel il le laissera seul. (Combien de faits divers nous apprennent la mort de petits, laissés seuls chez eux, et qui ont mis le feu à leur demeure, pendant l'absence de leurs parents. Sans aller aussi loin, combien de bambins dont on ne sait ni le nom ni le nombre seront traumatisés, pour leur existence peut-être, du seul fait de s'être réveillés dans l'obscurité dans une demeure abandonnée ?)

Eh bien ! ce sont ces mêmes parents qui, ayant démissionné de tous leurs devoirs, revendiquent tous leurs droits... puisque, paraît-il, il y a des droits sur les enfants.

Leurs droits ? C'est-à-dire cette solution de facilité qui rejette l'appel aux sentiments, à la compréhension, à la raison, ce qui prend trop de temps sans doute pour régler la question d'une paire de gifles ou d'un coup de pied au derrière.

Ça calme l'enfant, me dit-on. Quel remède faudra-t-il pour calmer les parents ?

La vérité, c'est qu'il est bien difficile, sinon illusoire, d'attendre que l'enfant reçoive de ses créateurs une initiation à la vie, alors que ceux-ci eux-mêmes l'ignorent.

Comment prétendre élever autrui alors que l'on aurait besoin de l'être soi-même ? Telles sont les réflexions que m'apportent les vôtres.

Puissent-elles en éveiller chez ceux qui nous liront.

Maurice LAISANT.

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

L'ÉMULATION et ses conséquences...

Mais, de toutes les vertus scolaires, l'émulation demeure la plus funeste assurément ; mélange de vanité, de suffisance et d'une ardente soif de supériorité, elle est la nourrice attitrée de la jalousie.

On peut être premier pour un médiocre devoir, il importe seulement que ce soit le meilleur ; distancer les concurrents voilà l'essentiel, bien faire reste accessoire. Aussi de quelles fourberies l'élève devient-il capable, lorsqu'il s'agit de sortir major ou dans un bon rang : copiage discret sur des notes microscopiques, faux renseignements glissés au voisin, insidieuses démarches pour connaître d'avance les sujets de composition. Dans le concours d'entrée aux grandes écoles, ou dans ceux qui garantissent une situation enviable aux vainqueurs, l'égoïsme va jusqu'à la férocité ; non sans raison, puisque l'échec d'autrui, paraît à chacun l'indispensable condition de son propre succès. Cette immoralité foncière, jointe au gaspillage d'énergies que représentent les hauts concours, suffit à condamner un mode de sélection trop vanté.

Chez nous, on dresse de petites idoles infatuées de leur personne, jalouses des concurrents sérieux, méprisantes pour les camarades étiquetés médiocres ou nuls ; prodiges à 15 ans, fruits secs à 40, munis de parchemins, peut-être dénués pourtant du pouvoir créateur qui caractérise l'homme de génie. On décourage des élèves pondérés, réfléchis, n'ayant ni le brio ni la façon de chers aux examinateurs, mais dont la pénétration et la ténacité aboutiraient souvent à des résultats féconds. Cerises ou poires précoces sont loin d'être toujours les meilleures, l'université qui multiplie volontiers les limites d'âge, l'oublie à tort. Comme à tort elle néglige de tenir compte, même dans les examens les plus difficiles, des qualités qui garantissent une vraie supériorité mentale. Mieux renseigné, le public n'aurait que dédain pour tous nos grades

universitaires ; dès aujourd'hui il constate que lauréats de Sorbonne et de l'Institut s'avèrent médiocres d'ordinaire, sinon inférieurs, dans les épreuves de la vie.

Nos prétendues élites, celles de l'esprit d'abord, empruntent à l'Eglise le goût des hiérarchies. Pas besoin de recherches ni d'inventions pour faire figure de savant, il faut seulement détenir l'une de ces chaires ou prébendes officielles qui valent des revenus au titulaire même s'il s'endort. Et l'on rencontre dans les plus hautes écoles, à côté de quelques esprits vigoureux une foule de médiocres toujours dressés contre les jeunes dont ils devinent le talent. Que penser aussi du dénigrement mutuel des professeurs d'identité spécialisée : jamais la gloire d'un confrère n'est justifiable, ses découvertes ressemblent presque à des larcins. Pour laisser un nom, pour qu'on parle d'eux, les amateurs de célébrité ne reculent devant aucun moyen : celui-ci vole, cet autre achète les travaux d'un inconnu, un troisième utilise ses relations féminines pour être de l'Institut ; des malades doivent leur mort aux expériences intéressées d'un médecin, et des thèses sont refusées afin que le correcteur puisse traiter le même sujet. Arriver, en passant sur des cadavres s'il le faut, voilà résumées les aspirations de maints chevronnés du savoir. Dans le domaine des arts et des lettres, la jalousie professionnelle s'avère de taille identique. Qu'un peintre, un acteur, glorifie ses collègues, c'est chose rarissime ; et nous comprenons mal la haine que se

vouent des créateurs de beauté d'un égal mérite.

Un livre, supérieur par le style ou la pensée, obtient malaisément des éloges des critiques en renom ; s'il reste superficiel et ne porte ombrage à personne, beaucoup proclameront que l'auteur a du génie. Puis, en matière de publicité, jouent des facteurs étrangers au talent : religion, politique, argent, relations ; la presse à grand tirage se refuse habituellement à reconnaître des valeurs intransformables en picajons. Mais chez nous, l'Académie, corruptrice officielle, joue un rôle prépondérant dans l'achat des consciences ; citadelle du traditionalisme le plus borné, elle met, au service de la réaction, ses immenses richesses et son influence. A ses yeux l'art n'est admissible qu'à la remorque de la finance ou de l'Eglise ; la franchise est une tare qu'elle ne pardonne pas. Pourquoi ce protestant, cet israélite, ce libre penseur saluent-ils si bas nos puissants prélats, pourquoi une telle déférence à l'égard des plus sots préjugés ? Travail d'approche, prélude d'une candidature ; l'échine doit être souple lorsqu'on est rouge et mécréant. D'où ces transformations savantes qui vous blanchissent un écrivain, ces conversions lentes ou brusques qui camouflent en partisan de l'ordre un ancien champion de la république. L'immortalité pour prix d'une volte-face ; c'est bon marché et l'on comprend que peu refusent.

L. BARBEDETTE.

(Extraits de « Le Règne de l'Envie » de la Bonne Collection n° 89.)

OEDIPE DÉTRONÉ

Vient de sortir au cinéma « Le Dragon », le film de Pier Paolo Pasolini, « Œdipe-Roi ». Un enfant naît dans une famille bourgeoise d'Italie en 1930. Le père sait qu'il sera la victime de son rejeton et que celui-ci épousera sa mère. Là se termine la première partie.

Ensuite, Pasolini nous transporte dans l'univers de Sophocle, coloré, bien sûr, de la main même du réalisateur. Nous sommes happés dans l'autre temps. Œdipe fuit ceux qu'il croit être ses parents, tue un inconnu qui n'est autre que son véritable père, supprime un Sphinx étrange qui accable tout un peuple, et va trouver refuge dans le lit de Jocaste, sa mère. Tout alors pourrait être pour le mieux dans le meilleur des mondes, si les dieux ne faisaient s'abattre sur le village une épidémie. Le remède à ce mal est simple. Le nouveau roi de Thèbes doit retrouver le meurtrier de son prédécesseur, et le châtier. Œdipe fait venir au palais Tirésias (le rôle est admirablement tenu par Julian Beck) « celui qui sait tout », aveugle que l'éternelle nuit intérieure rend lucide et clairvoyant. Tirésias révèle à Œdipe qu'il est lui-même l'assassin qu'il recherche, que l'homme qu'il a tué était son père, et que sa compagne de couche était sa mère. Révolté à cette idée, Œdipe doit bientôt regarder l'atroce vérité en face. Jocaste se pend, son fils-époux se crève les yeux et part jouer de la flûte dans la montagne. Là aurait pu se terminer l'histoire. Sophocle, lui, n'a pas été plus loin. Pourtant il manquait une troisième partie. Pasolini nous fait retrouver le désor du début : verdure, gaieté, fraîcheur (qui tranchent avec la seconde

partie, plus sèche, plus aride, et aussi certainement plus riche). Œdipe va errant dans son village natal accompagné par un jeune garçon nommé Angelo. Alors, il sait qu'il est arrivé, et le rideau tombe sur l'écran.

Pasolini, dans son film, montre une grande sensibilité. Le chœur, la musique, les cris d'Œdipe expriment cette folle angoisse de l'homme traqué par son destin, abîmé par les dieux. De ce thème, Pasolini a su fabriquer un merveilleux poème tragique, éblouissant par sa cruauté, enivrant par sa candeur. L'adaptation de la pièce de Sophocle est impeccable. Seulement, pourquoi Pasolini s'est-il cru obligé de rajouter deux parties ? Le début et la fin du film

par **Dominique FARGEAU**

se déroulent à l'époque moderne. Quelle peut en être la signification ? Certes cela ne manque pas d'être déroutant, mais cela crée une telle cassure avec le « gros morceau » de l'œuvre qu'il nous reste une impression de superflu. Pasolini a voulu dire quelque chose, mais n'aurait-il pas mieux valu, pour que cela paraisse plus clair, qu'il replace son message dans la grande aventure ? Et d'ailleurs la tragédie d'Œdipe n'en dit-elle pas suffisamment ?

Cette tragédie, on en a beaucoup parlé, jusqu'à en faire un complexe. Ce jeune à qui l'on a prédit qu'il tuerait son père et épouserait sa

mère, fuit ceux qu'il croit être ses parents. Cette fuite le rapproche de sa perte, jusqu'à l'enfoncer définitivement dans l'engrenage façonné par les dieux. Ce qu'on appelle « le complexe d'Œdipe » perd ici son fondement. Lorsque Jocaste sait qu'elle est devenue la maîtresse de son fils, elle lui dit : « Tous les enfants rêvent d'avoir leur mère pour maîtresse. Ton rêve s'est réalisé, Œdipe ! » Mais en fait, ce n'est nullement parce que Jocaste était sa mère qu'Œdipe en fit sa maîtresse. Il avait fuit son foyer et justement celle qu'il croyait être sa mère et Jocaste lui fut offerte en récompense après la victoire sur le Sphinx. Il semble donc bien qu'Œdipe ne rêvait pas de faire de sa mère sa maîtresse. Et lorsqu'il assassine son père, Œdipe ne tue qu'un étranger qui l'a offensé. Alors, où se trouve la source du « complexe », puisque tout se meut par la force du destin et des dieux ? Pasolini accepte le « complexe d'Œdipe » comme étant une attirance de l'enfant pour sa mère et une rivalité de l'enfant avec le père. C'est peut-être pour montrer que le drame œdipien était le drame de chacun, que Pasolini a rajouté ces deux parties vaudevillesques. C'est une erreur, car ce que conteste le fils, ce n'est nullement la rivalité sexuelle qui semble une invention freudienne, mais la puissance et l'autorité.

Les « gauchistes » de mai voulaient tuer leur général-dieu le Père, mais, croyez-moi, les fils de la France n'ont aucune attirance pour leur mère-patrie.

Il n'en demeure pas moins que le film de Pier Paolo Pasolini restera un chef-d'œuvre dans l'histoire du cinéma...

ANDRÉ BRETON, DEUX ANS APRÈS...

Un peu plus de deux années après sa mort, André Breton, s'il n'en reste pas moins le poète le plus turbulent du XX^e siècle, se retrouve dans la solitude la plus morbide, abandonné par ceux qui furent autrefois ses compagnons de combat. Deux ans se sont écoulés en effet depuis le 28 septembre 1966, jour où disparaissait celui qui depuis un demi-siècle avait entrepris de bouleverser les consciences. Après avoir banni définitivement dans sa tanière le parti communiste, il collabore quelques années avec Léon Trotsky avant de venir rejoindre les rangs anarchistes qui, pour lui, avaient dans leur sein, par-delà les barrières et séquelles politiques tout ce que le mouvement surréaliste possédait comme forces mouvantes, déformantes, transformantes et révolutionnaires. Les

surréalistes, comme les anarchistes, refusent les contraintes sociales de leur temps et se déterminent, les uns par le bouleversement politique, les autres par la transformation radicale des mentalités à mener une seule et même lutte pour, dit Breton dans « Arcane 17 », la liberté, la poésie et l'amour. Ce combat fut l'œuvre de cinquante années de la vie du poète. Pour s'en souvenir. Et ce mort-là, camarades, ne l'entendez-vous pas ? Son cœur continue à battre. Avant Marx, avant Bakounine et avant Marcuse, il fut le grand maître de la Révolution de mai. Les libertaires ne l'ont pas oublié car dans le grand potager révolutionnaire, les graines d'ananas germeront, éclairées par le soleil noir du surréalisme...

Arthur MIRA-MILOS.

« LA RUE » EST PARUE

Avec un peu de retard dû aux événements, « La Rue », la revue culturelle, littéraire d'expression anarchiste, fondée par le Groupe libertaire Louise-Michel, est parue.

La lecture de son sommaire suffira à indiquer l'importance de ce numéro dont une grande partie est consacrée à l'étude des événements de mai-juin 1968.

EDITORIAL

LES BARRICADES

Des hydres de mai au solstice de juin (Maurice JOYEUX)
Monde étudiant, monde ouvrier (Michel BONIN)
Guignol's mécanique (Pol CHENARD)
La révolution et l'éducation (Jean-Loup PUGET)

ANARCHIE ET REALITE

A travers Carrare (Michel CAVALLIER)
La Tchecoslovaquie (Robert GUILLAUME)
Socialisme et liberté (Maurice LAISANT)

LA SOCIETE ET L'HOMME

Le structuralisme (Arthur MIRA-MILOS)
Notes sur le fantastique (Guy-Frédéric KINTIN)
Le roman de science-fiction (Jean ROLLIN)

ART ET LITTERATURE

L'esclavage par persuasion (Henri GOUGAUD)
La mer comme un poème (Maurice FROT)
Le chemin d'enfer (Léo FERRE)
Une idylle (Roger GRENIER)

CHRONIQUES

LE GOUT DU LIVRE : La littérature de mai (Maurice JOYEUX)
HELIOGRAVURE : L'art de mai (Jean-Louis GERARD)
CINEMA : François Truffaut (Paul CHAUVET)
VARIETES - MUSIC-HALL : Cora Vaucaire (Suzy CHEVET)

En vente : « Librairie Publico » (5 F l'exemplaire). Abonnements : quatre numéros : 18 F ; abonnement de soutien : 30 F.

AINSI VONT LES CHOSES

RAYMOND ASSO vient de mourir

C'est un vrai poète qui vient de nous quitter. Un ami de notre journal, un anarchiste ! L'éruption de Raymond Asso dans le domaine de la chanson marquera un tournant dans l'expression. Son association avec Edith Piaf, des chansons à succès comme « Le Fanion de la légion » ou des complaintes d'ailleurs charmantes et émouvantes comme « Le Petit Coquelicot » que créa Mouloudji formeront le cadre des commentaires que les journalistes consacreront à l'artiste disparu. Mais le véritable Raymond Asso est autre part, dans cette œuvre magnifique « Un jeune homme passait », dans « Ohé la douane » qui fut un des grands succès de notre regretté ami Léo NOEL, dans « Monsieur Plume » et tant d'autres pièces, tendres ou satiriques en proie à cette mélancolie parfois indulgente, parfois indignée, et qui faisait le fond de l'art du poète.

Raymond Asso qui ne pouvait pas chanter ses œuvres faute de voix, souffrait d'un complexe. On le vit alors dans des récitals extraordinaires, où il déclamait ses œuvres et ce fut une révélation. Il disait ses vers avec un sentiment de mesure, une justesse de ton, une émotion voilée qui les rendaient incomparables.

Les vieux militants se rappellent le sentiment profond qu'ils ressentirent à la Mutualité au cours des galas de notre journal, lorsque le poète, véritable et fin comédien disait. « Combien », « Les Prisons de France » et tant d'autres petits chefs-d'œuvre que nos jeunes poètes feraient bien de relire de temps à autre pour prendre le goût du travail fini. Il doit encore exister quelques recueils de ses poèmes et il serait souhaitable de pouvoir retrouver son volume de contes exquis et si humains qui furent créés à la radio suisse pendant la clandestinité.

Avec Raymond Asso, notre copain, c'est un peu de notre jeunesse de l'après-guerre qui s'en va. C'est avec tristesse que nous le disons dans notre journal qui est un peu le sien et dont il aida grâce à son immense talent à remplir les caisses. Les anarchistes ne l'oublient pas...

Suzy CHEVET.

POÉSIE : PANCHALI, de Dominique-Charles LACOUT

(Lauréat 1968 de l'Association des Jeunes Auteurs)

C'est la jeunesse qui s'exalte, vibre, clame son ardeur, exprime l'amour et le désir de vivre au travers de la poésie.

C'est « Panchali », de Dominique-Charles Lacout, un recueil de poésies d'un jeune poète primé par l'Association des jeunes auteurs.

Poésies sages, heureuses, amoureuses de celles que l'on aime à réciter pour soi au fond d'un fauteuil à l'abri de l'ombre propice, mais aussi poésie de violence et de révolte dans laquelle la phrase, le mot, le son éclatent et sont projetés en mille cristaux pour refléter la lumière du soleil nouveau tant souhaité, désiré, attendu, espéré ; comme ce poème « Panchali » qui donne son titre au recueil.

Poèmes de jeunesse, mais valeurs sûres des jours prochains. Cette poésie n'est pas statique, elle est jeune, elle est vivante, neuve et superbe, elle exprime toute la fougue de son auteur. Voilà un

recueil à acheter, à lire, à relire et un nom dont nous aurons à nous rappeler au détour de l'avenir de la poésie.

Voici un poème tiré de cet ouvrage, le mieux est encore de juger sur pièce.

GRANDE CHANCELLERIE

En vertu de quoi
Peux-tu dire cela
En vertu de qui
Peux-tu écouter
Sous quel astre dieu
Vois-tu les misères
Dans quel wagon
Aimas-tu Olga
En vertu de rien
De personne non plus
Ni même des dieux
Ni même de locomotion
Pour qui n'aima point
En vertu de rien.

Paul CHAUVET.

Léo FERRÉ revient

Léo Ferré revient dans les salles de la banlieue parisienne et sur les ondes de la radio.

Léo Ferré revient en force, sans aucune concession, avec des chansons qui évoquent les problèmes qui se posent à l'humanité. Des chansons qui sont une étude de l'âme et du cœur des hommes ; des chansons qui sont des cris de colère ; des chansons qui renferment tout l'espoir qui permet de vivre.

Léo Ferré, ce « mal-aimé » des grands de ce monde ! Léo Ferré devant lequel l'informateur a monté un savant barrage comme s'il était nécessaire pour la survie des grands d'isoler la bacille de la révolte !

Disons-le, c'est un miracle, celui du talent... mais aussi celui du souvenir. Les hommes sont ainsi faits que ce silence insolite de la presse, de la radio et de la télévision est reçu par le public comme une giflette. Alors, il réagit contre la nuit où l'on veut enfermer l'artiste.

Oui, c'est un miracle... car Léo Ferré triomphe avec les moyens qui avant le grand dévoiement de la publicité tapageuse permettait à un Maurice Chevalier de triompher avec la seule arme de la présence en scène, avec la seule arme du talent.

Les hommes parlent de ce qu'ils savent et de bouche à oreille, la nouvelle que l'affiche, cette publicité mineure annonce, court le quartier, la ville, la région.

Léo Ferré va chanter. Le public sait que ce sera autre chose. Et cette publicité du cœur et de l'esprit va accomplir ce miracle que

par **Suzy CHEVET**

la télévision n'arrive pas à égaler pour ses vedettes sans voix, sans personnalité et il faut bien le dire sans talent ! et les salles sont pleines.

Bien sûr, le talent c'est comme le torrent, on essaie d'abord d'en détourner le cours, puis lorsque dans un élan irrésistible il emporte tout, on se laisse porter par le courant pour éviter d'être balayé.

Et c'est ce qui explique peut-être l'émission de radio d'Europe n° 1, ces derniers jours.

Disons vite d'ailleurs que les commentateurs qui étaient chaleureux ne sont pas mis en cause, mais il a bien fallu que l'opinion publique exerce une pression sérieuse pour que cette benoîte maison qui sous des airs chafouins — trie sévèrement les textes et se donne une figure « libérale », juste ce qu'il faut pour escamoter l'essentiel — produise cette émission.

Oui Léo Ferré nous est revenu, plus envoûtant, plus captivant encore que d'habitude, avec des chansons nouvelles qu'on entendra peut-être rarement sur les ondes mais dont l'annonce fera déplacer les foules écœurées de conformisme et de guimauve.

Et c'est peut-être mieux ainsi, que le poète gagne la bataille avec les foules contre les faiseurs d'insipides « vedettes » préfabriquées...

Et les foules qui aiment la belle musique et l'art de jeter au-delà de la rampe la strophe poétique, enserrant le mot fustigeant les injustices du monde, iront entendre et voir partout où il se produit ce grand artiste, qu'est Léo Ferré.

AU COURS DU GALA

LEON FERRE signera son dernier livret intitulé

« Mon Programme »

PIA COLOMBO dédicacera ses disques

★ THÉÂTRE

Le brave soldat Sveik de Jaroslav HASEK

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier François Ferdinand est assassiné à Sarajevo. Voilà la pièce située dans son contexte historique. L'histoire est celle d'un brave citoyen tchécoslovaque naïf et honnête aux prises avec l'esprit borné des administrations, des états-majors, et constamment en conflit avec l'appareil impérial.

L'aventure de Sveik est des plus joviales. Jaroslav Hasek, auteur du roman dont est tirée la pièce, ne tombe pas comme nombre de nos écrivains pseudo-intellectuels, dans le sombre esprit froid, racoleur et didactique des notables qui font profession de l'analyse digne et sévère. Hasek choisit l'humour, le ridicule pour railler l'ordre établi. C'est une grande fête amusante où évoluent les clowns de l'autoritarisme bureaucratique ; l'Eglise et l'armée ne sont pas épargnées. Sveik, en appliquant à la lettre tous les règlements qui lui sont imposés, ébranle les édifices du pouvoir. Il démystifie en les ridiculisant tous les vieux mythes, les vieilles croyances qui ont tenu depuis plusieurs siècles les hommes dans la soumission et l'obéissance aveugle. Face à l'imbécillité des officiers de l'armée, Sveik oppose la naïveté populaire ; pris tour à tour pour un « dangereux anarchiste », pour un déserteur, pour un espion, il sera condamné à mort. Mais

ce sera lui, lui le petit soldat à la merci de la volonté de ses chefs, qui sera le grand vainqueur. Un à un, il les éliminera, et tous, découragés, épuisés, rendront à Sveik sa liberté. L'imbécillité sera vaincue, et le brave soldat regagnera son foyer et retrouvera ses amis.

La pièce est gaie, agréable à suivre, drôle le plus souvent. Le public rit beaucoup ; c'est la preuve de la puissance de Sveik. Les décors sont simples, comme l'est la pièce, et les lieux, suggérés par des projections de photos diapositives sur un écran. Tout se passe dans la joie et la bonne humeur, car nous savons dès le début de la pièce que Sveik aura raison de toutes les « têtes chaudes ».

Le rôle de Sveik est admirablement tenu par Claude Legros, que nous avons déjà vu dans « La politique des restes » d'Arthur Adamov. Tour à tour drôle, émouvant, philosophe, il joue à la perfection. On rit beaucoup également en voyant et en écoutant Gérard Boncaron qui interprète différents rôles, où il s'impose par sa forte personnalité scénique.

Il faut absolument voir cette pièce, où l'humour et l'esprit libertaire se mêlent intimement. Remercions le théâtre Hébertot d'avoir permis à la jeune compagnie José Valverde (qui est le metteur en scène) de nous présenter cette pièce qui sait nous faire réfléchir dans l'univers toujours merveilleux du rire...

Arthur MIRA-MILOS.

DIMANCHE

10

NOVEMBRE

20 h. 45

Palais de la Mutualité

24, RUE SAINT-VICTOR - PARIS-5^e

(Métro : Maubert-Mutualité)

Gala annuel du "Monde libertaire"

Organisé par l'Association pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes
au profit de son Comité d'entraide

Léo FERRÉ

Romain BOUTEILLE

Jacques BRICE

★

JULIETTE

Pépé NUNEZ

Les TAGS-BROTHERS

et

PIA COLOMBO

Régie artistique : Suzy CHEVET

Allocution d'Aristide LAPEYRE

Dès maintenant, il est urgent de retenir ses places. Prix : 10 F

Librairie du journal, 3, rue Ternaux (11^e). - VOL. 34-08 ou ORN. 57-89. — C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe (10^e). — Salle de location de la Mutualité ou près des militants de la F.A. et à l'entrée du spectacle (ouverture des portes à 20 heures).

★ DISQUES : Marc OGERET

Dans la série « Florilège » de la chanson populaire française, les disques « Vogue » viennent de publier « Autour de la Commune 1846-1888 ». Le disque contient onze chansons interprétées par Marc OGERET, accompagné de chœurs et orchestre dirigés par Michel VILLARD.

En un temps où les révolutionnaires cherchent leur voie, où la démonstration vient d'être faite, que l'avenir n'est jamais fixé, ce disque arrive à point nommé.

Le superbe « Chant des ouvriers » de Pierre DUPONT ouvre la première face, il serait bon qu'il soit souvent repris par nos camarades car, malgré ses plus de cent vingt ans, il reste toujours d'actualité. La réussite de sa musique n'a pas échappé aux traineurs de sabre qui l'ont honteusement plagiée dans une marche militaire ultracolonaliste.

C'est ensuite « Le temps des cerises » du bon Jean-Baptiste CLEMENT, chansonnier et combattant de la Commune, puis « La canaille », d'Alexis BOUVIER (1871), « La semaine sanglante » de DUPONT et CLEMENT (1871), « Elle n'est pas morte » (la Commune) d'Eugène POTTIER (1886), « Le drapeau rouge » de Paul BROUSSE (1877). Tous ces chants scrupuleusement et fidèlement reproduits rendent assez bien le ton de nos glorieux anciens. Cependant, trois chansons nous rappellent que toujours les tenants du pouvoir surent détourner la juste colère du peuple contre les objectifs qui ne le concernent pas. « La ligue antiprussienne », « Le violon brisé », « La fiancée alsacienne », résumant ici la pano-

plie des « œuvres » patriotiques qui, sous la houlette de Déroutède, préparèrent les Français à la dernière fraîche et joyeuse de 1914. Il y a eu à l'époque des morceaux encore plus pompiers et mélos que ceux-là, le genre à d'ailleurs encore sévi jusqu'à la dernière tuerie. Il faudrait sans doute aujourd'hui trouver autre chose. Pour répondre à ces insanités dans « Les canons », H. NADOT (1874) s'écrit : « Canons qui faites tant de bruit, taisez vos gueules qu'on s'entende. » Mais le grand mérite du disque est indiscutablement de contenir la version intégrale de « L'Internationale » de POTTIER.

En 1936, DARLAN fut accueilli à Brest par les ouvriers de l'arsenal aux accents du cinquième et fameux couplet :

« S'ils s'obstinent ces cannibales,
À faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres amiraux. »
Quel général bolchevik pourrait aujourd'hui entendre cela sans avoir les mêmes sueurs froides que son défunt collègue éprouva ? et quel communiste autoritaire contemporain pourrait sans rougir affirmer que « l'Etat » (fut-il soviétique) ne comprime pas ? Allons, DUPONT et CLEMENT étaient bons prophètes « grands de ce monde », « ça branle dans la manche » !

Merci Marc OGERET à la voix généreuse, tu ne connais peut-être pas le grand succès mais tu as dit ce que tu avais sur le cœur, nous sommes quand même encore nombreux pour t'en féliciter.

J.-F. STAS.

★ TÉLÉVISION

En regardant par-dessus la petite lucarne

La télévision est comme les langues d'Esope, parce qu'elle contient en elle-même le meilleur et le pire.

Le meilleur, c'est l'enseignement, la télé scolaire, l'émission : « Lectures pour tous », qui passe, hélas ! à une heure d'écoute défavorable. Le pire, c'est cette connerie monumentale signée Mireille Mathieu et Henri Salvador (soirée du 29 octobre), intitulée : « Le travail, c'est la santé ! »

Les deux braves artistes, sont déguisés en tambours-majors dans le « Show Salvador ».

Pauvre Mireille Mathieu que l'on contraint à imiter l'immortelle Edith Piaf !

Pauvre Henri Salvador, brave Antillais ou Guyanais, fils de percepteur outre-mer, qui s'est fait quelque peu un nom dans la chansonnette-rengaine.

« Participation », « régionalisation », « culture » à bon marché, tout cela est

recouvert par la marchandise gaulliste frelatée que nous sommes contraints de consommer ou plutôt d'avaler.

Entre le meilleur et le pire, se place l'émission consacrée sur la 2^e chaîne à la bonne chanson et à Yves Montand.

Montand est un vrai champion. Il chante depuis un quart de siècle et ça ne se sent pas. Dommage qu'à son répertoire sélectionné il n'ait pu ajouter, pour faire plaisir à Lecoq : « Giroflé, Girofla » et « Flamenco de Paris », pour Léo Ferré et nous tous.

Albert SADIK.

N.-B. — Dans mon dernier papier, intitulé : « Verdict d'antenne », j'ai omis involontairement de remercier les réalisateurs techniques de l'O.R.T.F. et de la R.T.I., dont Michel Enfol, pour avoir d'une façon honnête retransmis les interventions de Daniel Cohn-Bendit et de Maurice Joyeux en passant par l'image du théâtre de Carrare.

Technique parfaite, concision, bravo ! Dont acte.

LE GAUCHISME

de Cohn-Bendit

(Edition du Seuil)

Du reste, je ne fais pas de système. Je demande la fin du privilège, l'abolition de l'esclavage, l'égalité des droits, le règne de la loi. Justice, rien que justice, tel est le résumé de mon discours. Je laisse aux autres le soin de discipliner le monde.

PROUDHON.

« Qu'est-ce que la Propriété ? »

Voilà un livre intéressant à plusieurs titres, auxquels on peut peut-être reprocher un peu trop d'habileté dans le savant balancement des thèmes. Un livre qui satisfera le plus grand nombre, mais qui agacera ceux qui pensent que le mouvement révolutionnaire a besoin de clarté. J'ai placé à la tête de cet article une citation de Proudhon que les auteurs, qui d'ailleurs ont truffé leur ouvrage de citations de Marx, placent généreusement à la droite de ce dernier (Tiens, je croyais qu'une vérité, quelle vienne de Marx ou de Proudhon, n'avait aucune importance à leurs yeux ?). Le lecteur en comprendra la raison. Voici ce que les Cohn-Bendit écrivent comme conclusion à leur livre :

« Il ne peut être question pour nous de construire l'Organisation avec un grand O, mais de faciliter de multiples foyers insurrectionnels, que ce soit un groupe idéologique, un groupe d'institutions ou une bande de blousons noirs politisant leur action, en faisant une contestation radicale de la vie atomisée. »

On peut être d'accord ou pas avec cette proposition et, pour ma part, je la trouve puérile, ce qui naturellement ne veut pas dire que j'aie raison. Mais cette proposition n'a rien de marxiste : il suffit de lire la citation que je fais plus haut pour comprendre qu'elle est d'essence proudhonienne. Alors, pourquoi ne pas le dire ? Tout le monde s'en fout, rétorqueront les auteurs ! Alors, pourquoi citer Marx à tout propos et hors de propos ? Légèreté, opportunisme, parti pris systématique ? Je serais curieux d'avoir une réponse claire !

On peut trouver plusieurs pôles d'intérêt à cet ouvrage. D'abord, la narration des événements. Même s'il recoupe d'autres ouvrages parus ces derniers mois, le livre nous apporte des précisions sur la chronologie des faits. Une critique de la société moderne assez superficielle, classique, qui se réfère au schéma marxiste et qui ne nous apprend rien sur les mutations que, sous l'accélération économique, subissent les classes capitalistes et ouvrières — ce qui ne nous donne pas une grande idée des connaissances des étudiants en psychologie. Disons un peu durement que l'analyse théorique à laquelle se livrent les auteurs est une analyse de « papa » que Rappoport aurait pu signer au lendemain de la première guerre mondiale. Cependant, lorsque les Cohn-Bendit constatent : « L'élévation des salaires réels, naturellement dans les limites où elle a constamment mieux, ne ruine en rien le fondement du capitalisme comme système, mais est aussi une condition de sa survie... » — ce que nous n'avons pas cessé de dire, et ils ont raison. Enfin, formulée de façon peu claire, on trouve une esquisse de la mutation de la classe dirigeante vers la classe technocratique. Par contre, la nécessité du déplacement des luttes vers des secteurs privilégiés, en dehors du monde du travail, rejoint, dans une certaine mesure, nos préoccupations. Les auteurs ont parfaitement vu la fragilité des sociétés modernes de consommation qui, comme toute mécanique compliquée, se dérègle au moindre heurt.

La stratégie adoptée par les étudiants fut efficace contre l'Etat moderne. C'est peut-être là que se trouve le véritable point de jonction entre les anarchistes du 22 mars et les groupuscules marxistes. Car cette stratégie n'est rien d'autre que l'application de la tactique de lutte préconisée par Blanqui, que les organisations trotskistes n'ont jamais rejetée et qui, à mon avis, après les corrections dues à l'évolution de l'appareil de répression, est la seule efficace. Enfin, la partie qui a trait aux références historiques qui se réfèrent à la Révolution russe, s'inspire manifestement de l'ouvrage de Voline « La Révolution Inconnue ». Le personnage de Trotsky est toutelois campé à travers de nombreuses citations de façon à contenter ou à mécontenter tout le monde suivant l'humeur de chacun.

Mais je pense que l'intérêt de l'ouvrage est ailleurs. Il se dégage de ce livre, où l'on peut relever quelques perles — telle la motivation du départ des communistes du gouvernement Ramadier — une fraîcheur d'âme et une santé certaine. Et, en ce sens, il peut être un excellent ouvrage de démolition de la société actuelle, de sa gauche comme de sa droite, des structures économiques et syndicales. On regrette un peu que les auteurs n'aient pas poussé l'analyse plus loin car, sur leur lancée, ils auraient pu nous donner un dessin réjouissant du monde étudiant auquel ils appartiennent et que l'événement a poussé sur le devant de la scène. Et je finirai ce papier comme je l'ai commencé par une citation qui devrait nous conduire à lire « Le Gauchisme » et un certain nombre de classiques de la littérature anarchiste.

Voici ce qu'écrivait Proudhon dans « Philosophie de la misère » : « Quiconque, pour organiser le travail, fait appel au pouvoir et au capital, a menti. Parce que l'organisation du travail doit être la déchéance du capital et du pouvoir. »

COLLECTIONS POPULAIRES

■ **Un barrage contre le Pacifique**, par Marguerite Duras (L.P.). L'auteur appartient à ce groupe d'écrivains qui, voilà une dizaine d'années, entreprirent de renouveler le roman en sondant la substance psychologique de ses personnages. Ce roman est intéressant en ce sens qu'il représente la transition entre la première manière réaliste et le nouveau roman.

■ **Tréblinka**, de J.-F. Steiner (L.P.). Voici un livre intéressant qui pose un problème capital : « Pourquoi des millions de Juifs se sont-ils laissés mener à l'abattoir comme des moutons ? » C'est la question à laquelle l'auteur va essayer de répondre. La démonstration est plus intéressante que convaincante. Elle a le mérite de poser le problème de certaines masses dévies en séries. C'est un livre qu'il faut méditer.

■ **Les Rebelles**, de J.-P. Chobrol. Voici le premier roman d'une série qui, à travers les personnages d'un village des Cévennes, reconstitue l'histoire sociale de ces cinquante dernières années. Il le fait par petites touches en créant des personnages et des situations qui s'inscrivent dans l'histoire sans la déformer.

■ **Romans et Nouvelles**, de Stendhal (L.P.). Voici des ébauches de romans qui ne verront jamais le jour et on serait tenté de critiquer au scandale et de clouer au mur les vandalettes qui sans respect pour l'écrivain font monnaie de tous les fonds de tiroir. Disons que ce n'est pas le cas pour ce recueil et qu'au contraire ces essais, souvent inachevés, sont précieux à qui aime cet écrivain de race.

■ **A cœur perdu**, de Boileau-Narcejac. Pour ceux qui aiment les romans policiers, voici un ouvrage remarquable où le monde de la chanson avec ses manies, ses vices, mais également sa grandeur, est reconstitué avec bonheur. L'énigme proprement dite est bien menée et le lecteur devra attendre les dernières pages pour connaître une vérité qui est préparée tout le long du récit.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaui Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 2 F au prix indiqué.)

HEURES D'OUVERTURE de notre Librairie : 12 h 30 à 19 h 30.
Samedi de 10 à 19 h 30. Fermeture dimanche, lundi et jours fériés

ROMANS

SIMONE DE BEAUVOIR :	
La femme rompue	13 F
PIERRE HULIN :	
Les Rentrées d'octobre	12
(Edit. Gallimard)	
JEAN-PIERRE CHABROL :	
Les rebelles	20
La gueuse	20
L'illustre fauteuil (Editions Gallimard)	16
Je t'aimerais sans vergogne	15
MAURICE FROT :	
Le roi des rats	19
ROGER GRENIER :	
Le palais d'hiver	12,50
MAURICE JOYEUX :	
Le Consulat polonais	6,20
VICTOR KONETSKI :	
Du Givre sur les fils	20
(Editions Julliard)	
GEORGES NAVEL :	
Chacun son royaume	12,50
Travaux	4,50
Parcours	6,50
Sable et limon	9,50
STEPHEN MAC SAT :	
La visivision, ce crime ..	6
Propos sans égards	20
RENE MICHAUD :	
J'avais vingt ans (Editions syndicalistes)	15
VICTOR SERGE :	
Les Révolutionnaires	39
Mémoires d'un Révolutionnaire	19

Est paru :
DE GAULLE ET LE SEXE
par Maurice Lemaître
(Editions Ménéard)
Prix : 21 F.

A LIRE :

MATHILDE NIEL :	
Le drame de la libération de la femme	14
Psychanalyse du marxisme ..	14
La crise de la jeunesse	3,10
Le phénomène technique	3,10
DICTIONNAIRE DU MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS de Jean MAITRON (Tomes I, II, III, IV). Le volume : 57 F.	
FRANCIS RUSSELL :	
L'affaire Sacco-Vanzetti : 24,70 F.	
ERICH FROMM :	
Société aliénée et société saine	20
REVOLUTION DE MAI	
Livres parus	
Une révolution du XX ^e siècle (Ed. Laffont)	6
Les murs ont la parole (Ed. Tchou)	7
Les citations de la Révolution de mai (Pauvert) ..	6
Les journées de mai 68 (Ed. Brouwer)	12
Les barricades de mai (Ed. Solar)	10
Le piéton de mai (Ed. Julliard)	18
Edition spéciale (Ed. Denoël)	18

A lire :
LE PRINTEMPS DES ENRAGES
de CHRISTIAN CHARRIERE
(Editions Fayard)
Prix : 25 F.

Le mai de la révolution (Ed. Julliard)	18
Ce n'est qu'un début (Ed. Maspero)	6,15
Les idées de mai (Collection Idées)	3,50
Le livre noir des journées de mai (Ed. du Seuil) ..	5
Quelle université ? Quelle société ? (Ed. du Seuil) ..	9
Libérer l'O.R.T.F. (Ed. du Seuil)	15

Tous les livres de PROUDHON sont en vente à notre Librairie.

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES ED. BOLLEANS :	
Proudhon	12

CH.-A. BONTEMPS :	
L'homme et la liberté	2
L'homme et la race	5
L'homme et la propriété ..	5
L'individualisme social ..	3

LOUIS LECQIN :	
Le Cours d'une vie	18
SEBASTIEN FAURE :	
Mon communisme	6
Mon opinion sur Dieu	4
La fin douteuse de S. Faure	4

ECRITS SUR L'ANARCHISME

DANIEL GUERIN :	
L'anarchisme (Idées N.R.F.)	3
JEAN MAITRON :	
Ravachol et les anarchistes ..	4,80
ERNESTAN :	
Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche, Oumanisme)	6

Vient de paraître :
STIRNER
ou l'extrême liberté
par Paul Chauvet
Prix : 2 F.

MAURICE DOMMANGET :	
Histoire du drapeau rouge ..	30
Proudhon. Educateur socialiste	1
ERIC WESTPHAL :	
La Manifestation	9,70
(Editions Gallimard).	

POESIE

Vient de paraître :
LA TOUR DE FEU
98 « délivrons-nous des rêves »-99
Prix : 3 F.

MAURICE LAISANT :	
Flammes	6
Sonnets hautains	6

En vente à la Librairie Publico
PANCHALI
(poèmes)
de Dominique-Charles LACOUT
(dit Arthur Mira-Milos)
lauréat 1968 de l'Association des Jeunes Auteurs.
Prix : 1 F.

CLAUDE KOTTELANNE :	
Le Mauvais Sang	3
Le Chien de garde	6
Comment dire ce peu	9

DISQUES

Nous vous rappelons que nous vendons tous les disques de votre choix et, bien entendu, les disques de nos artistes-amis.

Vient de paraître :
Un Super 33 tours
(Disque Vogue)
AUTOUR DE LA COMMUNE
chantée par MARC OGERET
Avec la version intégrale de l'INTERNATIONALE
de POTTIER
Prix : 25 F.

Est paru :
Editions LA RUE
Consuelo IBANEZ
chante
le poète Maurice Laisant
Disque 45 tours Prix : 9 F.

33 tours
de CH.-AUG. BONTEMPS
ELOGE DE L'EGOISME
et POEMES dits par l'auteur.
Prix : 15 F.

33 tours
La voix des anarchistes
Editions LA RUE
Albert CAMUS
La révolte et la mesure
par Maurice JOYEUX
Prix : 19 F.

SERGE REGGIANI Francs
45 tours S. Reggiani dis-
33 tours « Bobino n° 1 » 23
33 tours « Bobino n° 2 » 23
33 tours S. Reggiani ré-
chante Boris Vian .. 9
cite François Villon .. 19,95
n° 1, 2, 3 chacun

Jean-Marc TENNBERG : « Le sang des hommes » .. 29,90
FERRÉ chante Baudelaire :
(2 disques) .. 45
HENRI COUGAUD :
Dernier 45 tours .. 9

LA RUE
revue culturelle et littéraire
d'expression anarchiste
éditée par le Groupe libertaire
Louise-Michel
Prix : 5 F.

Par notre polémique contre les marxistes, nous les avons amenés à reconnaître que la liberté ou l'anarchie, c'est-à-dire l'organisation libre des masses laborieuses de bas en haut est l'objectif final du développement social et que tout Etat sans exception, sans exempter leur Etat populaire est un joug qui d'une part engendre le despotisme et de l'autre l'esclavage.

BAKOUNINE.

Mais qu'est-ce donc qu'on nomme la gauche dans notre pays ? Disons qu'en dehors du parti communiste et de ses filiales, ce qu'on appelle la gauche est composée de partis qui se réclament du socialisme et du jacobinisme, les deux se confondant fréquemment, ou d'organisations et de comités de caractère humanitaire spécialisés dans des activités annexes à celles de ces partis et qui vont de la défense des droits de l'homme à celle de l'enfance dans les pays sous-développés, de la lutte contre la Paix à celle de l'indépendance en matière sexuelle.

Ce qui caractérise ces organisations qui composent la gauche, c'est leur pragmatisme, leur inconstance doctrinale, l'absence de cohésion et le caractère lâche de leur structure, la nature de leurs adhérents qui se recrutent dans la petite bourgeoisie libérale et marxisante et dans le monde tertiaire d'employés et de fonctionnaires, mais plus peut-être encore dans la colonisation de leurs organismes de directions par le clan des professeurs et des universitaires.

Le ciment qui lie entre elles ces organisations de gauche est fait de formules grandiloquentes, empruntées à l'humanisme, qui se réfèrent à la liberté, à la justice, au socialisme, le tout nuancé par l'intérêt national, de proclamations sur la paix qui n'ont jamais empêché aucune guerre, ces cinquante dernières années, ont ensanglanté l'humanité, d'intérêts électoraux à l'échelon national, départemental, communal.

En réalité ce qu'on appelle la gauche est impulsée, orientée, dominée par un syndicat de notables qui se répandent dans le pays suivant une carte électorale savamment étudiée et à travers de multiples organisations dont la véritable raison d'être est moins le vague programme qu'elles arborent, que les intérêts particuliers des notables qui souvent les ont créées, se sont placés à leur tête et les font servir à leurs desseins et c'est ce qui explique ce pullulement de comités, de clubs, de groupes dominés par des personnages interchangeables qui remplissent la presse de leurs conventions, de leurs séminaires, de leurs colloques qui se tiennent généralement dans les abbayes, ce qui fait bien auprès des ratichons supposés convertis à la révolution. Prenons, par exemple, le cas Buron. Voilà un personnage sans aucune espèce d'influence qui, cependant, a réuni une centaine de clients qui sont attachés aux avantages que peuvent leur procurer sa qualité d'anciens ou de futurs ministres qui forment un club dont on parle et qui essaie chaque fois que cela est possible de se glisser dans l'événement, dans les colonnes d'un quotidien ou d'un hebdomadaire, devant la caméra de la télévision, le jour béni des défilés « révolutionnaires » de la Défense au Château de Vincennes. Un autre exemple, le Pisani qui s'est cassé la gueule et tous ces petits roitelets locaux qui vont du socialiste Defferre au radical Maurice Faure en passant par le mendéliste dont je ne me rappelle plus le nom et qui sévit à Grenoble.

Mais, bien sûr, le caractère de cette gauche que je viens de décrire s'est encore accentuée ces dernières années, car pour pénétrer dans les organismes dirigeants de la Fédération de ce panier de crabes, et pour y jouir d'une influence bénéfique sur le plan électoral, il était nécessaire d'y amener des « masses », ce qui explique que cette gauche, je ne dirais pas unie, mais enchaînée à la Fédération, s'est morcelée en autant de groupuscules qu'il existe de personnages persuadés d'être le « sauveur » que le pays attend et ce raz de marée a noyé les partis réformistes traditionnels.

LES PARTIS DE LA GAUCHE

Si la gloire est synonyme de réussite, le parti socialiste a un passé glorieux par la réussite des personnages auquel il a servi de marche-pied. Même s'il a perdu son caractère ouvrier, il reste le gros morceau de cette gauche en damiers et surtout il est l'exemple que le caractère socialiste n'est pas incompatible avec la réussite bourgeoise, ce qui est rassurant pour tous ces petits requins de la politique. Le parti socialiste est un parti de fonctionnaires et de professeurs sans aucune influence à Paris, mais qui conserve en province, par l'intermédiaire de ses notables, maires, conseillers généraux, présidents ou secrétaires de toutes sortes de comités un impact électoral certain et c'est autour de la section socialiste locale que se mijote toute la cuisine électorale de la gauche.

Le parti radical est resté le même ; le cœur à gauche, le portefeuille ministériel au centre, la défense de la patrie à droite. L'entregent que lui ont

UN CADAVRE AU FIL DE L'EAU

La gauche des notables

valu ses trémolos à la tribune a déteint sur la gauche et a fini de la pourrir. Ses notables qui sont ingénument canailles sont à la merci de quiconque détient une parcelle d'influence électorale. Ils peu-

parole aux chefs des clans de gauche qui se haïssent cordialement et qui n'ont pas grand-chose de commun.

par Maurice JOYEUX

vent d'ailleurs avoir des qualités, mais les personnages de Francis Carco eux aussi avaient de la qualité. Rappelons tout de même quelques noms de radicaux pour illustrer ce propos : Pizani, Edgar Faure, Félix Gaillard, Maurice Faure. Oh ! les braves gens bien de chez nous !

Le P.S.U. lui, c'est un cas. Marx a dit ! Le doigt du professeur pointe vers l'élève pas sage. Bigre ! Il s'agit du parti des intellectuels incollables sur les grands ancêtres. Ils se font une tête à la Trotsky et dans leur cartable, à côté des œuvres complètes de Lénine, revues et corrigées par Mendès et par Sartre, traîne une œuvre géniale que les minus de chez Gallimard se refusent, par pure jalousie, à publier dans le format du grand Larousse illustré. Dans leurs rangs, les prix Machin, les doyens au grand collège Truc, des académiciens de quelque chose. Du monde bien, pas très chaud sur la diatribe de Bakounine à propos de la science. Ils ont appartenu soit aux groupuscules, d'extrême gauche, soit au parti socialiste ou au parti communiste. Ils ont quitté les premiers qui ne leur assuraient pas une promotion digne de leur capacité. Ils ont fui les seconds peut-être disposés à leur faire une place à la tête de leur parti. Ils ont de grands ancêtres qui eux, ont réussi : les David Rousset, André Malraux, les Léo Hamon et j'en passe.

Enfin, la Convention. C'est le lieu géographique où se rassemblent les autres. A leur tête, Mitterrand. Tout un programme qui nous dispenserait de parler plus longtemps d'eux si la plus élémentaire justice ne nous obligeait pas à les traiter aussi bien que leurs associés. Ce sont les « grands républicains de progrès » (Waldek Rochet dixit). C'est là que se tiennent les clubmen dont je parlais plus haut. Chacun se rappelle que quelques années avant les mini-robots, ce fut la mode des mini-clubs. Tenant fermement les principes du jacobinisme d'une main, ceux de la technocratie de l'autre, Hérnu et ses émules se jetaient à l'assaut des bastilles. A vrai dire, la montagne de Châteauroux a accouché d'une souris et la Convention est par excellence le véritable syndicat des notables, nouvelle manière chez qui l'arme secrète n'est plus le latin cher à nos professeurs provinciaux, mais l'ordinateur.

Ce qui caractérise cette gauche, c'est son incapacité à créer les éléments, je ne dirais pas de son triomphe doctrinal, mais simplement de sa survie en tant que groupe d'influence.

LA GAUCHE ET LA PRESSE

Cette espèce d'impuissance de la gauche à créer apparaît d'abord dans sa presse. A vrai dire, il n'existe pas de presse spécifique de gauche à part le « Populaire », organe confidentiel qui n'a jamais réussi à être soit un journal d'information soit un organe doctrinal et dont la médiocrité est pénible.

Il est vrai qu'il existe une presse régionale de gauche qui ignore les appareils des partis. Ces journaux sont d'abord des affaires commerciales, qui offrent au lecteur un gauchisme de notable à la recherche d'un job. Cette presse respecte les règles, même lorsqu'elle se donne figure d'opposition. Dans aucun cas elle ne se mouille dans des luttes qui débordent le cadre électoral. Elle ouvre ses colonnes aux communiqués de gauche, aux candidats de gauche et dans les moments difficiles elle pratique une politique économique classique même si elle a recours à une phraséologie de gauche.

A Paris, il existe une presse spécialisée dans l'exploitation du socialisme. Elle aussi est indépendante des partis, même si sa clientèle l'oblige à recourir à un intellectualisme marxisant. Un pied en retrait, mais pas trop éloigné des groupuscules révolutionnaires, un autre pas trop éloigné des masses qui pratiquent un marxisme grégaire. Cette presse, « Combat », par exemple, ou « France-Dimanche-Observateur », vit chichement, mais vit en se partageant un peu moins de cent mille lecteurs, dont bien peu sont des ouvriers et qui lorsqu'ils sont vraiment des ouvriers appartiennent aux cadres des partis ou des syndicats. Le caractère de la gauche oblige cette presse à une gymnastique pénible qui consiste à donner à tour de rôle la

parole aux chefs des clans de gauche qui se haïssent cordialement et qui n'ont pas grand-chose de commun. « Combat » a ouvert une « tribune » dite libre savamment orchestrée. On y retrouve les intellectuels marxisants qui tentent de sauver le marxisme en y injectant un peu de serum libertaire, les personnages importants de la Convention, quelques radicaux humanistes, des personnages en marge difficilement classables. La corde raide sur laquelle évolue « Combat » fait l'admiration de tous les connaisseurs. Il lui est arrivé d'annoncer des manifestations ou de donner la parole à des militants de la fédération anarchiste ou à des gaullistes de gauche, mais les événements de mai qui furent pour « Combat » un grand espoir et qui lui ont valu une poussée de fièvre, lui ont ouvert les yeux sur les réalités concrètes. Et il semble bien qu'aujourd'hui son rédacteur en chef a coupé l'omelette par les deux bouts. Les gaullistes de gauche ont disparu, les anarchistes aussi.

Pour « France-Dimanche-Observateur », il s'agit d'un autre problème. Sa clientèle intellectuelle lui permet de compter sur une publicité rentable. Sous la férule de Jean Daniel, dont la clarté n'est pas la vertu dominante, on retrouve dans ses colonnes tous les laissons pour compte des grands partis traditionnels, indignés de ne pas avoir vu apprécier leurs valeurs, les vertus qui généreusement ils se reconnaissent, les écrivains sans lecteurs, les politiciens sans électeurs. Ce qui les rassemble autour de cette feuille, c'est la profession qu'ils font d'un marxisme que chacun, pour se donner de l'originalité et forcer l'attention, accommode à sa sauce et un solide appétit, qui ne trouve pas de sièges électoraux ou autres assez nombreux, pour tous.

QU'ILS CREVENT ET QU'ON PARLE D'AUTRE CHOSE

Bien sûr, vous trouverez dans cette gauche de-ci, de-là des hommes estimables, mais noyés dans le milieu, leurs vertus font encore mieux ressortir les vices de l'ensemble. Pendant la révolte de mai et de juin, aucun de ces personnages phraseurs n'a joué un rôle soit au quartier Latin, soit dans les toiles. Ils ont bien essayé de se glisser dans quelques cortèges, bien sûr ils ont contribué à faire prendre le relais de la rue par le parlement, mais en réalité tout s'est réglé en dehors d'eux. Et on ne voit pas bien les rapports qui pouvaient exister entre un Daniel, un Martinet, un Hérnu, les étudiants derrière leurs barricades ou les ouvriers occupant leurs usines. Seul, le P.S.U. tira à peu près son épingle du jeu, mais son succès éphémère et sans consistance accentua un peu plus cette désagrégation de la gauche des notables qui n'est même plus celle de papa, mais celle de l'estomac.

Aujourd'hui, incapable de cohésion, sans initiative, cette gauche comme un cadavre se laisse balloter au fil de l'eau. Elle ne conserve des forces que pour geindre sur ses malheurs. Lui faire cela à elle ! Elle ne comprend plus. Elle a la nostalgie des grandes heures du passé où dans les ministères elle faisait une politique de droite il est vrai, mais, après tout, il arrive à la droite de faire une politique de gauche. La différence est si peu sensible que la gauche ne comprend vraiment pas pourquoi avec sadisme la droite s'évertue de la faire éclater par l'intermédiaire d'un centre qui reste la véritable alternative au gaullisme.

La gauche est en train de crever de ses attermoissements, de ses compromissions, de la prolifération de ses notables pour qui le socialisme n'est plus qu'une clause de style. Qu'espérer encore d'un organisme qui, au mois de mai, n'a rien trouvé d'autre comme conclusion à l'insurrection de l'esprit qui a marqué un tournant dans la société française que de proposer une combinaison parlementaire nouvelle et des élections.

Son cheval de bataille lui-même, l'union avec les communistes au cours des kermesses électorales afin de préparer des ralliements centristes et fructueux en portefeuilles ministériels et en présidences de commissions de toutes natures, semble avoir du plomb dans l'aile. Bien sûr, la désagrégation de la gauche marque un tournant dans la vie politique et sociale du pays. Le pittoresque y perdra, mais la clarté y gagnera. Aujourd'hui, l'alternative n'est plus entre tel ou tel clan de la société, mais entre cette société et le socialisme révolutionnaire et égalitaire. Dans cette bataille de géants qui se livre au finish, il n'y a plus de place pour ces marais qui finalement ont toujours été les grands perdants de l'histoire.